DÉFENSE

DU

PARALLELE DES ITALIENS ET DES FRANCOIS.

En ce qui regarde la Muſique & les Opéra.

par M^r l'abbé Raguenet

PARIS,
Chez la Veuve de CLAUDE BARBIN,
au Palais, ſur le ſecond Perron
de la ſainte Chapelle.

M. D C C V.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

3221

25309

DEFENSE
DU
PARALLELE
DES ITALIENS
ET
DES FRANCOIS.

En ce qui regarde la Muſique & les Opera.

IL y a trois ans que je donnai au Public un petit Ecrit intitulé *Parallele des Italiens & des François en ce qui regarde la Muſique & les Opera*, où je tâchai de dire ce qui eſt pour & contre les uns & les autres, ſans aucune partialité, comme cela ſe

doit dans un Parallele. Les perſonnes raiſonnables des deux Nations y ont également ſenti le vrai. Les François qui ont de la bonne foi, ſont convenus de ce que j'ai dit en faveur de la Muſique d'Italie ; & les Italiens équitables n'ont point trouvé mauvais ce que j'ai dit à l'avantage des Opera de France. Nul François n'a certainement fait, par aucun Ouvrage, autant d'honneur à nos Opera, que je leur en ai fait dans les vingt-trois premieres pages du *Parallele*, au bout deſquelles je conclus en ces termes : *Tellement qu'il n'y a point de perſonne intelligente & équitable qui ne demeure d'accord que les Opera des François ont la forme d'un Spectacle bien plus parfait que ceux des Italiens, & que ces ſortes d'Ouvrages, comme Spectacles, ſont en France au deſſus de ce qu'on voit en Italie.* Cependant M. de la V.... Gentilhomme de Normandie, par je ne ſai quel tour bizarre d'imagination, s'eſt mis en tête que j'avois offenſé les Opera de France : frappé de cette idée, & animé de ce noble courage qui fit autrefois, du fameux Gentilhomme de la *Manche*, le redreſſeur banal des torts & le réparateur des injures publiques,

notre Gentilhomme Normand s'eſt propoſé de vanger les Opera & la Muſique de France du tort & de l'injure qu'il prétend que je leur ai faite ; mais ne croyant pas pouvoir légitimement tenter une pareille entrepriſe avant que d'être Chevalier, & voulant faire toutes choſes dans les regles, il a compoſé trois Dialogues, dont un *Comte*, une *Comteſſe*, & un *Chevalier* ſont les Interlocuteurs ; il prend pour lui le perſonnage du *Chevalier*, & tout étant ainſi dans les formes, il entreprend bravement de mettre l'avanture à fin dans ſes trois Dialogues auſquels il a donné pour titre, *Comparaiſon de la Muſique Italienne & de la Muſique Françoiſe.*

C'eſt contre ces Dialogues que je vais tâcher de défendre le *Parallele* ; & pour faire voir juſqu'où je veux porter l'honnêteté envers Monſieur de la V..... en lui répondant, je déclare que quoi qu'il ait traité d'*impertinences* & de *ſottiſes* les fautes qu'il a crû voir dans mon Livre, pour déſigner celles dont le ſien eſt rempli, je me ſervirai toujours des expreſſions les moins deſobligeantes que je pourrai trouver dans notre langue ; & que bien loin de vouloir

diſputer d'injures avec lui, c'eſt une ſorte de combat où j'eſtime qu'il y a de l'honneur à être vaincu. Il eſt vrai que je ſerai obligé de le relever un peu plus fortement que je n'aurois fait un autre ſur certaines fautes qu'il a faites, par exemple, contre l'amour qu'on doit avoir pour ſon propre Roi ; contre le reſpect auquel on eſt tenu envers les autres Souverains ; & autres choſes ſemblables qui ſemblent avoir encore je ne ſai quoi de plus ſacré pour un bon *Chevalier*, que pour les autres hommes ; mais auſſi, comme *Chevalier*, il faudra l'excuſer ſur bien des choſes qui ſeroient de tres lourdes fautes pour un homme qui ne le ſeroit pas ; de ſorte que s'il y perd quelque choſe d'un côté, il y gagnera beaucoup de l'autre.

Au reſte quoi que le Livre de M. le *Chevalier* ſoit l'Ouvrage le mieux arrangé du monde, je ne laiſſe pas d'être aſſez embarraſſé à y faire une réponſe un peu méthodique; & apres y avoir bien penſé, je ne vois rien de mieux à faire que de le parcourir d'un bout à l'autre, & de joindre une réflexion à chaque faute qui s'y trouvera ; on en va voir de bien des eſpeces, ceux qui voudront en

avoir le plaiſir n'ont qu'à prendre le Livre à la main & le lire avec moi, nous n'irons pas loin ſans en trouver.

Comme dans un Dialogue il faut établir les perſonnages, le tems, le lieu, &c. M. le Chevalier employe à cela les quatre premieres pages de ſon Livre; il eſt vrai qu'il ſuë un peu à s'échaffauder, ou, pour me ſervir d'une métaphore qui lui convienne mieux, à choiſir ſon champ de bataille & à s'armer; mais enfin la Carriere étant préparée, & avant que d'entrer en lice ſur la Muſique, voulant frapper un grand coup qui faſſe tout d'abord ſentir ſes forces, & qui ſerve comme de prélude à ſes victoires, il entreprend d'aneantir l'Hiſtoire de *Cromwel* d'un ſeul trait de plume, afin qu'on juge dequoi un homme tel que lui eſt capable; & voici comment il vient à bout de cette premiere avanture.

Page 5.

Franchement du temps que l'Auteur du Parallele *faiſoit l'Hiſtoire de Cromwel ſans la ſavoir, & ſans y mettre que deux ve-*

ritez, comme diſoit le feu Roi Jacques, il ne peignoit pas plus juſte qu'aujourd'hui; mais il me ſemble qu'il écrivoit mieux.

Voilà le terrible coup par lequel le grand adverſaire de la Muſique Italienne veut eſſayer ſes forces : mais pour votre coup d'eſſai, M. le Chevalier, combien de mépriſes en ſix lignes ?

J'ai, dites-vous, fait l'Hiſtoire de Cromwel *ſans la ſavoir.* La déciſion eſt Laconique ; mais vous êtes peut-être aſſez ſavant dans l'Hiſtoire d'Angleterre pour en décider ainſi : voyons vos preuves.

Je n'ai mis, ajoutez-vous, *que deux veritez* dans cette Hiſtoire. On ne peut pas mieux prouver que j'ai fait l'Hiſtoire de Cromwel, *ſans la ſavoir* ; & s'il eſt vrai qu'il n'y ait *que deux veritez*, comme vous le dites, il faut demeurer d'accord que vous avez raiſon de décider comme vous faites : mais dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous qui ſavez ſi bien l'Hiſtoire d'Angleterre, n'eſt-il point vrai,

Que Milord Stafford Viceroi d'Irlande fut exécuté à mort dans la Place d'Armes de la Tour de Londres le 12. May 1641 ; & Guillaume Lawd Archevêque de

Cantorbery, le 20. Janvier 1645?

Que Charles I. Roy d'Angleterre gagna la bataille de Nexberye le 19. Septembre 1643; & celle d'Edgehil, le 2. May 1644?

Que la fameuſe Bataille d'Yorck ſe donna le 23. Juin 1645; & recommença le lendemain 24. Juin?

Qu'apres la fatale journée de Naeſby le Roi d'Angleterre ſe retira en Ecoſſe; & le Prince de Galles en France l'an 1646?

Que le Parlement d'Angleterre prétendant faire paſſer cette retraitte du Roi pour une abdication de la Couronne, déclara ce Prince déchû de tous les droits qu'il pouvoit avoir au Trône, & publia un Decret pour l'entiere abolition de la Royauté?

Que cette même année 1646, le Marquis de Montroſe qui étoit à la tête du parti qui tenoit pour le Roi en Ecoſſe, gagna les batailles de Perth, d'Aberdin, d'Alderne & d'Alford; prit les Villes de Glaſcou, de S. André, de Dunfreys & de Dundée; & remit ſous l'obeïſſance du Roi la Province d'Athole & le Comté de Fiffe?

Que le Parlement d'Ecoſſe remit le

Roi d'Angleterre entre les mains des Anglois le 28. Janvier 1647 ?

Que cette même année Cromwel fut fait Généraliſſime des Armées du Parlement d'Angleterre ?

Qu'en 1648. Cromwel gagna la Bataille de ſaint Neds ?

Que le 25. Decembre de la même année il fit établir une Cour de Juſtice pour faire le proces au Roi d'Angleterre ?

Que cette Cour de Juſtice fut ouverte le 20. Janvier 1649 ?

Que le Roi d'Angleterre y fut condamné à mort le 30. jour du même mois?

Qu'apres la mort du Roi il ſe fit une proclamation à Londres pour déclarer que la Monarchie d'Angleterre étoit changée en République, & que Cromwel fut déclaré Généraliſſime perpétuel des Armées de la nouvelle République ?

Que le Duc de Hamilton, le Comte de Hollandt & Milord Capel tous trois Pairs du Royaume furent exécutés à mort par la main du Bourreau le 9. Mars 1649 ; & le Marquis de Montroſe, l'année ſuivante ?

Que cette même année 1650, le Roi Charles II. paſſa en Ecoſſe & fut pro-

clamé Roi à Edimbourg ?

Qu'il gagna les Batailles d'Edimbourg & de Peplis ?

Que Cromwel remporta la célebre Victoire de Dunbar le 3. Septembre, au ſujet de laquelle la nouvelle République d'Angleterre fit frapper une ſi belle Médaille ?

Que l'année d'apres le même jour 3. Septembre, il gagna encore la fameuſe Bataille de Worceſter, apres laquelle le Roi Charles II. fut obligé de ſe réfugier en France ?

Qu'en 1652. les Hollandois firent frapper une Médaille pour monument de l'union des Provinces-Unies contre la nouvelle République d'Angleterre ; & que leur Amiral Tromp batit deux fois la Flotte Angloiſe cette année-là ?

Que le 10. Août 1653. l'Amiral Blacк qui commandoit la Flotte d'Angleterre gagna contre les Hollandois cette fameuſe Bataille navale où l'Amiral Tromp fut tué ?

Que cette même année les Anglois offrirent à Cromwel de le reconnoître pour leur Roi, & qu'il refuſa la Couronne, ſe contentant d'être déclaré Protecteur de la nouvelle République d'An-

gleterre, au ſujet de laquelle dignité, la République fit frapper une Médaille?

Qu'en 1654. les Hollandois furent obligez de demander la Paix à l'Angleterre, & firent frapper trois Médailles différentes au ſujet de cette Paix?

Que ce fut cette même année que Cromwel entreprit ſans ſucces ſon grand projet de l'Incorporation de la Hollande à l'Angleterre, ſuivant lequel les deux Républiques ne devoient plus faire qu'un même Etat, qui ſeroit gouverné par un Parlement ſouverain & libre, auquel les Provinces-Unies envoyeroient leurs Députez, comme faiſoient les Provinces de la Grande Bretagne?

Qu'en 1658. les Anglois firent frapper, en faveur de Cromwel, la Médaille, au revers de laquelle on voit des Oliviers avec cette légende, *non deficient Olivarii?*

Que la Reine d'Angleterre s'étant réfugiée avec la Princeſſe ſa fille à la Cour de France, y fut reçûë & traitée avec tous les honneurs dûs à ſon rang & à ſa naiſſance?

Que Cromwel mourut le 13. Septembre 1658?

Qu'enfin le Roi Charles II. fut rap-

pellé en Angleterre, & couronné à Weſtminſter le 3. May 1661?

Tout ces faits, M. le Chevalier, ſont inconteſtablement véritables, puis qu'ils ſont tous ou de notoriété publique, ou fondez ſur des Actes du Parlement d'Angleterre, ou ſur des Traitez de Paix, ou ſur des Médailles & autres Monumens ſemblables qui ſubſiſtent, & qui ſont entre nos mains encore aujourd'hui; cependant en voilà plus de cinquante de compte fait : or il n'y en a pas un qui ne ſoit dans l'Hiſtoire de Cromwel; ce ſont donc déja plus de cinquante véritez de compte-fait qui y ſont. Comment donc eſt-il poſſible que vous aïez pû être aſſez diſtrait pour dire qu'il n'y avoit *que deux veritez* dans cette Hiſtoire? Pour moi je ſuis perſuadé que quiconque lira ce que j'écris ici, trouvera qu'il y a même une eſpece de ridicule à vous répondre ſur cela auſſi ſérieuſement que je le fais.

Vous répliquerez ſans doute à cela, que vous ne le dites qu'apres le Roi d'Angleterre. *Du tems que l'Auteur* du Parallele *faiſoit l'Hiſtoire de Cromwel ſans la ſavoir, & ſans y mettre que deux veritez, comme diſoit le feu Roi Jacques*; car

ce ſont les propres termes de l'endroit dont il s'agit ici. Mais la mépriſe n'étoit-elle pas aſſez grande ſans la renforcer encore en citant ſi mal à propos le Roi d'Angleterre ? car outre tous les faits que je viens de rapporter & que le feu Roi Jacques n'a certainement pas pû ignorer, puis qu'ils ſont partie de l'Hiſtoire du Roi Charles I. ſon pere & du Roi Charles II. ſon frere, a-t'il pû ignorer tant d'autres faits qui lui ſont même perſonnels ? A-t'il pû ignorer, par exemple, que les Parlementaires d'Angleterre l'ayent enfermé dans le Palais ſaint James auſſi-tôt qu'ils furent maîtres de la Ville d'Oxford qu'ils prirent le 24. Juin 1646 ?

Qu'ayant trouvé le moyen de s'échaper de ce Palais le 30. Avril 1648, il paſſa en Hollande aupres de la Princeſſe Royale d'Orange ſa ſœur, & de-là en France aupres de la Reine ſa mere ?

Que l'Armée d'Angleterre préſenta alors une Requeſte au Parlement, demandant qu'il eût à comparoître dans ſix mois à Weſtminſter, à faute de quoi il fût déclaré incapable de poſſéder aucune dignité dans l'Angleterre ?

Qu'il ait fait pluſieurs Campagnes en

France dans les Armées que le Vicomte de Turenne y a commandées ?

Qu'il ait été receu en France avec la Reine ſon Epouſe en 1689, par Loüis LE GRAND avec une magnificence & une grandeur d'Ame qui ont arraché des loüanges, même aux plus grands ennemis de ſa Majeſté Tres-Chrétienne ?

Car tous ces faits ſont encore dans l'Hiſtoire de Cromwel.

Voilà donc déja pres de ſoixante véritez qu'il eſt abſolument impoſſible que le feu Roi Jacques pût ignorer. On voit bien d'ailleurs que je ne rapporte ici que certains faits d'un tres-grand éclat ; & qu'il y en a plus de deux cens dans l'Hiſtoire de Cromwel dont la vérité eſt également ou de notoriété publique, ou appuyée ſur des monumens auſſi inconteſtables que ceux que j'ai rapportez. On ne peut donc, ſans une abſence d'eſprit inconcevable, avancer que le feu Roi Jacques ait dit qu'il n'y eût *que deux* verité dans cette Hiſtoire, puis qu'il y en a plus de cinquante qui lui étoient ou perſonnelles, ou domeſtiques, & qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſût auſſi parfaitement que chacun ſait ce qui eſt arrivé de plus important dans ſa propre famille.

Que répondrez-vous à cela, M. le Chevalier ? je voudrois bien ſavoir comment vous vous juſtifierez d'avoir fait dire une pareille choſe au Roi d'Angleterre ; car, pour vous, il vous eſt libre de dire en votre propre & privé nom les choſes les plus extraordinaires du monde ; mais de charger de vos propres mépriſes le nom & la mémoire d'un auſſi grand Roi, je ne vois pas comment vous avez pû vous mettre en tête que cela vous fût permis.

Si je voulois ne vous rien paſſer, je pourrois bien vous relever encore ſur le reſte de cette belle période où nous en ſommes, & que vous finiſſez ainſi.

Franchement du tems que l'Auteur du Parallele *faiſoit l'Hiſtoire de Cromwel ſans la ſavoir, & ſans y mettre que deux véritez, comme diſoit le feu Roi Jacques, il ne peignoit pas plus juſte qu'aujourd'hui, mais il me ſemble qu'il écrivoit mieux* ; car puiſque je ne ſai pas peindre autrement qu'en écrivant, & que peindre & écrire eſt pour moi la même choſe, n'eſt-ce pas friſer un peu le galimathias que de dire comme vous faites, que je peins mal, quoi que j'écrive bien ? mais ce n'eſt là qu'une bagatelle ; paſſons à quelque choſe

de plus important. Hé bien, M. le Chevalier, vous aviez donc voulu frapper un grand coup contre l'Hiſtoire de Cromwel pour vous accréditer & prévenir en votre faveur les Lecteurs ſur ce que vous alliez dire contre le *Parallele*? Que dites-vous préſentement du ſucces de votre deſſein? Vous ne m'en paroiſſez pas trop content; mais ne vous découragez pas pour cela, vous ſerez peut-être plus heureux ſur la Muſique que ſur l'Hiſtoire; pourſuivons la lecture de votre Livre, & voyons.

PAGES 6. & 7.

Dans ces deux pages vous paroiſſez un peu embarraſſé, M. le Chevalier, de ce que M. de Fontenelle a dit à l'avantage du *Parallele*, & en cela vous avez ſans doute raiſon; le ſuffrage d'un homme tel que lui n'eſt pas une choſe tout à fait indifférente pour un ouvrage d'eſprit. M. de Fontenelle Sécrétaire de l'Académie des Sciences eſt en même tems l'un des plus brillans ornemens de l'Académie Françoiſe; ſes Poëſies Paſtorales vont de pair avec ce que Theocrite & Virgile ont fait de plus beau en

ce genre-là ; ſes Dialogues des Morts ne le cédent point à ceux de Lucien ; & celui des *Mondes* eſt tel qu'on ne trouvera certainement rien qui ſoit au deſſus dans tous les Ouvrages de Platon. De la même main dont il écrit des Pieces de galanterie ſi délicates & ſi fines, il fait des Ouvrages qui demandent l'érudition la plus profonde & la plus conſommée : A voir les unes, on le prendroit pour un homme qui n'eſt jamais ſorti de la Cour ; à lire les autres, on croiroit que c'eſt un Savant qui a toujours été enfermé dans ſon Cabinet ; Mathématicien habile, Philoſophe profond, Poëte excellent, il réünit des talens que juſques à lui on avoit crû incompatibles ; nous n'avons point de ſujet parmi nous dont le mérite ſoit ſi univerſel, & perſonne ne fait tant d'honneur à la France pour la Littérature. J'avoüe encore un coup, que vous avez raiſon de trouver cet homme-là embarraſſant pour vous, car il eſt du ſentiment du *Parallele*, & non ſeulement il l'approuve, mais il en parle avec éloge ; cependant vous prétendez que votre ſentiment l'emporte ſur le ſien ; mais franchement votre capacité, en comparaiſon

de

de la ſienne, eſt quelque choſe de bien mince ; & ſi vous voulez dire la vérité, vous avoüerez que vous faites de mauvais ſang quand vous penſez que vous êtes, aux yeux du Public, dans la même balance avec M. de Fontenelle, lui d'un côté & vous de l'autre ; M. de Fontenelle avec le rang qu'il tient dans la République des Lettres, & vous dont on n'a encore jamais oüi parler, & qui en êtes à votre premier Ouvrage. Quelqu'un dira peut-être à ce la que quoi qu'il n'y ait aucune comparaiſon à faire de vous à M. de Fontenelle *ſur toute autre choſe*, vous pourriez neanmoins vous connoître mieux que lui en Muſique : mais comme on ne ſauroit en ſavoir ſi peu ſur cela qu'on n'en ſache plus que vous, ainſi qu'on le va bien-tôt voir par votre propre Livre, & que par conſéquent vous ne pouvez pas vous raſſurer vous-même par cet endroit, on ne ſauroit diſconvenir que votre embarras ne ſoit bien fondé ; c'eſt un terrible homme pour vous que ce Monſieur de Fontenelle : mais n'auroit-il point quelque intéreſt ſecret à ſe déclarer pour le *Parallele* ; & à préferer, comme moi, les

Italiens aux François en ce qui regarde la Muſique? La découverte de ce motif caché eſt ſans doute belle, & digne de la pénétration de M. le Chevalier, comme on en va juger.

C'eſt, dit-il, que *les Muſiciens François ſont des* Anciens *pour nous en comparaiſon des Italiens*: or M. de Fontenelle s'eſt déclaré autrefois pour les *Modernes* préférablement aux *Anciens*; donc ſuivant ſes principes, il a dû préférer les Italiens aux François pour la Muſique.

Voilà ce qui s'appelle pénétrer les vuës ſecrettes d'un Auteur, & découvrir les reſſorts les plus cachez des choſes! *Les Muſiciens François ſont des* Anciens *en comparaiſon des Italiens.* Que cela eſt bien trouvé! On avoit crû juſqu'à préſent que c'étoit des Italiens que nous étoient venus les premiers modeles de nos Opera & de nos autres Ouvrages de Muſique: mais M. le Chevalier qui eſt bien mieux inſtruit des choſes que le reſte des hommes, trouve au contraire qu'il y a eu des Muſiciens François lontems avant qu'il y en eût d'Italiens; & que les Italiens ne ſont que des *Modernes* en comparaiſon des François en fait de

Muſique. On ne peut pas nier qne ce ne ſoit là une belle découverte ! Voilà certainement au juſte la raiſon pourquoi M. de Fontenelle croit que les Italiens l'emportent ſur nous pour la Muſique, & eſt en cela du ſentiment de l'Auteur du *Parallele* ! En vérité, M. le Chevalier, on voit bien que vous n'êtes point de ces gens qui tirent leurs preuves par les cheveux, & qui forcent les conſéquences pour les accrocher aux principes ; les cauſes que vous aſſignez à chaque effet ſont toutes naturelles, & la juſteſſe de vos raiſonnemens ſaute aux yeux de tout le monde ; tellement que vous pourriez vous vanter d'être ſorti de cette ſeconde avanture à votre honneur, ſi vous pouviez ſeulement trouver le moyen d'accorder ce que vous dites ici de l'antiquité de la Muſique Françoiſe avec tout le contraire qui ſe lit dans la ſuite de votre Livre ; car vous ſoutenez ici que *les François ſont des* Anciens *en comparaiſon des Italiens* en fait de Muſique ; & cependant vous dites, page 90. de vôtre Livre, que lors que Lulli vint en France, on ne faiſoit que commencer à y cultiver la Muſique, & que cet Art y étoit encore tout brute

& tout ſauvage ; *Lully*, ce ſont vos propres paroles, *trouva notre Muſique encore rude & nuë comme un Art qui commence*; & à la p. 158, vous dites encore ; *Lorſque Lulli vint en France, notre Muſique alors étoit encore toute pauvre.* Faites-nous donc voir, s'il vous plaît, comment ces deux choſes peuvent être vraïes en même tems, ſavoir,

Que *les François n'ont commencé à cultiver la Muſique qu'à l'arrivée de Lulli en France* ;

Et que *cependant les François ſont des* Anciens *en comparaiſon des Italiens en fait de Muſique* ;

Car avant l'arrivée de Lulli en France, *Luigi* & *Cariſſimi*, ſans parler des autres, avoient déja fait des Ouvrages de Muſique qui ſeront conſtamment immortels, auſſi bien que le nom & la mémoire de ces deux grands Hommes. Les Italiens avoient donc déja porté la Muſique à un tres-haut degré de perfection dans ce tems-là même où vous dites que cet Art encore *rude & nud* ne faiſoit que commencer en France. Comment pouvez-vous donc ſoutenir, ſans vous contredire, que *les François ſont des* Anciens *en comparaiſon des Ita-*

liens en fait de Muſique ? Tirez-vous, ſi vous pouvez, de cette contradiction & ce ne ſera pas une des moindres avantures que vous pourrez vous vanter d'avoir mis à fin.

PAGE 7.

L'Auteur du Parallele *ſoutient dans ſon Livre des opinions nouvelles.*

Cependant il y a plus de ſoixante & cinq ans qu'un François a ſoutenu ces mêmes opinions à la face de toute la France, comme on le verra à la fin de cet Ecrit : mais chacun juge comme il lui plaît de l'ancienneté ou de la nouveauté des choſes ; & peut-être, que ſelon votre maniere d'en juger, M. le Chevalier, une opinion de ſoixante & cinq ans ne laiſſe pas d'être toute fraîche & toute nouvelle.

PAGE 12.

Lulli, tout Italien qu'il étoit, ſe ſert rarement de grands roulemens.

Voilà donc Lulli tres-nettement déclaré Italien en cet endroit, parce que cela vous accommode préſentement qu'il

ſoit Italien : Mais un peu plus bas où vous n'y trouveriez pas votre compte, il ceſſe auſſi-tôt de l'être ; c'eſt à la page 69, où vous dites : *Lulli cet Italien ſi peu Italien aimoit mieux une Muſique douce*, &c. Il faut bien que Lulli ſoit du pays qui vous accommodera le mieux, & qu'il change de patrie ſelon vos beſoins !

PAGE 14.

Je ſoutiens que les Chanteurs Italiens prononcent mal.

C'eſt ici une Avanture, Meſſieurs ! voilà le Cartel de M. le Chevalier affiché, & il déclare qu'il eſt preſt à ſoutenir contre tout venant, *que les Chanteurs Italiens prononcent mal.* Voyons comment il s'en tirera.

MESME PAGE.

Premierement, Madame, parce que les Chanteurs Italiens ſerrent tous les dents & n'ouvrent point aſſez la bouche, excepté dans leurs roulemens où ils la tiennent ouverte des quarts-d'heure entiers, ſans remuer la langue ny les lévres.

Voilà déja bien des mépriſes dans ce début ; mais ne vous découragez pourtant pas, car il y en aura beaucoup à rabattre pour vous comme *Chevalier.*

Premierement, Madame, dites-vous, *les Chanteurs Italiens n'ouvrent point aſſez la bouche.*

Voilà, par exemple une de ces fautes qu'on ne ſauroit mettre ſur votre compte ſans injuſtice : Pour tout autre, il n'en ſeroit pas de même ; & ſi un homme, ſans avoir jamais été en Italie & ſans avoir jamais entendu chanter les Italiens comme vous, venoit dire, *Je ſoutiens, Madame, que les Chanteurs Italiens n'ouvrent point aſſez la bouche en chantant*, on ſeroit en droit de lui dire qu'il y a plus que de la témérité à ſoutenir une pareille choſe ſans l'avoir vuë : Mais pour vous, Monſieur le Chevalier, & pour les autres Chevaliers vos Confreres, il ſeroit ridicule d'exiger que vous vous donnaſſiez la peine d'aller bien loin pour voir les choſes dont vous voulez parler, puiſqu'en quelque part du monde que vous ſoyez, vous ne voyez jamais que ce qui eſt dans votre imagination. Vous vous êtes donc imaginé en Normandie que *les*

Chanteurs Italiens, que vous n'avez jamais entendu chanter, *ſerrent tous les dents en chantant* ; & c'eſt, pour vous, comme ſi vous aviez vû la choſe ſur les lieux mêmes ; ainſi quoique les autres François, d'abord qu'il arrivent en Italie, commencent par reprocher aux Chanteurs de ce pays-là qu'ils ouvrent exceſſivement la bouche en chantant, & qu'à moins de la leur fendre juſques aux oreilles il ſoit impoſſible qu'ils l'ouvrent plus qu'ils font ; on ne prétend point que vous ayez fait aucune faute en diſant qu'*ils ne l'ouvrent pas aſſez*, & qu'au contraire, *ils ſerrent tous les dents en chantant*, tellement que voilà déja une mépriſe de rabatuë à votre profit ſur cet endroit ; voyons-en la ſuite.

Excepté dans leurs roulemens où ils la tiennent ouverte des quarts d'heure entiers, &c.

Seconde mépriſe qu'on ne peut en bonne conſcience vous imputer, car c'eſt ici aſſurément de la plus fine Chevalerie ; & ſi vous n'aviez pas tres-certainement vû les Chanteurs Italiens tenir la bouche ouverte *des quarts d'heure entiers* dans leurs roulemens, vous n'auriez garde de le dire, aimant autant la ſimple

ple vérité que vous dites que vous l'aimez, page 10. de vôtre Livre où vous vous en exprimez ainſi. *Ce que je reprens ici vous montre le goût que j'ai pour la ſimple vérité. Les exagérations me révoltent lors même qu'elles me ſont favorables.*

Il eſt donc bien certain que perſonne n'aime plus que vous la ſimple vérité, & que vous avez une averſion invincible pour les moindres exagérations; vous le dites & vous le répétez par tout dans votre Livre; ainſi l'on doit prendre tout ce que vous y avancez au pied de la Lettre ſelon votre intention.

Cependant, à juger des Chanteurs Italiens comme tous les autres hommes qui les ont vûs, ce ſeroit la plus violente de toutes les exagérations, que de dire qu'ils tiennent la bouche ouverte *des quarts d'heure entiers* dans leurs roulemens: il faut donc bien que vous l'ayez vû d'une autre maniere que le reſte des hommes, c'eſt à dire à la maniere dont certains Chevaliers de par le monde voyent les choſes, & dès lors il n'y a plus là d'exagération ſur votre compte; autant de rabatu pour vous; mais achevons ce joli endroit de votre Livre.

Sans remuer la langue ni les lévres:

N'y auroit-il point encore là un peu de Chevalerie ? car autrement conçoit-on qu'on puiſſe faire des *roulemens* en chantant, *ſans remuer la langue ni les lévres ?* Si M. le Chevalier vouloit nous apprendre comment cela ſe peut faire, ce ſeroit un aſſez beau ſecret à ſavoir.

PAGE 15.

Reſte à vous montrer qu'on entend & qu'on comprend les paroles Italiennes avec plus de difficulté que les nôtres. Ce ſont des Vers qu'on chante. Or leur Poëſie aime les Eliſions &c.

Quelques gens vous reprennent ici de mettre des pronoms ſans aucun nom précédent à quoi on puiſſe les rapporter, comme ce *leur* qui eſt devant *Poëſie*, car il n'y a rien en cet endroit à quoi on puiſſe juger que ce *leur* ſe rapporte; ce qui eſt une tres-lourde faute en matiere de Grammaire : Mais moquez-vous de cela, M. le Chevalier ; c'eſt la triſte deſtinée des eſprits médiocres d'être corrects & chatiez : Pour ceux qui, comme vous, viſent au Grand & donnent dans le Sublime, ils ne peuvent pas, de l'élévation où ils ſont, voir des fautes

d'un auſſi bas étage que les fautes de Grammaire ; dans une auſſi grande richeſſe que la votre, on ne peut pas avoir l'œil à tout, & il faut bien qu'il en coute quelque choſe.

PAGES 19. & 20.

Je ſoutiendrois peut-être bien que la langue Italienne eſt moins une Langue qu'un ramage puéril & badin, & moins propre à la Muſique que l'Arabe ; & qu'un Opéra en paroles Arabiques vaudroit mieux qu'un Opéra en Langue Italienne.

Autre Avanture, Meſſieurs ; nouveau Cartel où notre Chevalier déclare qu'il va ſoutenir envers tous & contre tous, *que la Langue Italienne eſt moins une Langue qu'un ramage puéril & badin, & que l'Arabe étant plus propre à la Muſique, que l'Italien, un Opéra en paroles Arabiques vaudroit mieux qu'un Opéra en Langue Italienne !*

L'Avanture eſt digne de l'attention de tout le monde ; il faut la ſuivre par degrez, & n'en rien perdre.

1°. *La Langue Italienne eſt moins une Langue qu'un ramage puéril & badin.*

C'eſt à dire, M. le Chevalier, que

vous mettez le Pape & les Cardinaux dans l'eſpece des volatilles, & que vous voulez bien reconnoître qu'ils ont au moins un ramage tel que celui des oyſeaux ; encore ne ſont-ils pas trop maltraitez.

2. *La Langue Italienne eſt moins propre à la Muſique, que l'Arabe.*

Voilà ce qui s'appelle une penſée toute neuve ; & M. le Chevalier peut bien ſe vanter qu'il eſt le premier qui ait eu aſſez d'eſprit pour la trouver !

3. *Un Opéra en paroles Arabiques vaudroit mieux qu'un Opéra en Langue Italienne.*

C'eſt ici le Capital de l'Avanture ; c'eſt ce que M. le Chevalier a déclaré qu'il ſoutiendroit bien ; cependant Madame la Comteſſe du B. ſa couſine toute convaincuë qu'elle eſt du profond ſavoir de ſon couſin, ne laiſſe pas d'être inquiette ſur le ſuccès de la nouvelle entrepriſe où il s'eſt embarqué ; & elle lui demande avec une eſpece de doute timide s'il eſt vrai qu'il prouveroit bien *qu'un Opéra en paroles Arabiques pût mieux valoir qu'un Opéra en Langue Italienne* ? Mais M. le Chevalier eſt un homme de trop bon ſens pour avancer une choſe

auſſi extraordinaire, s'il ne ſavoit pas bien comment la prouver : c'eſt ici le dénouëment de l'Avanture ; & qu'on juge par ſa preuve, s'il n'en vient pas à ſon honneur ; la voici telle qu'il la donne, je n'y change rien, pas même un accent : Or écoutez.

Jabalon dayemo lhochub :
D'ayemo-lzashri uattoyûb.

Ceci eſt beau, Meſſieurs ! & qu'on n'aille pas croire que ces paroles ſoient tirées de quelque Grimoire ; M. le Chevalier ne prétend point faire ici une opération magique, mais bien donner une démonſtration en forme, & il n'y a pour cela qu'à aider tant ſoit peu à la lettre.

Il faut donc ſavoir que ce que les ignorans pourroient prendre ici pour l'extrait d'un Grimoire, eſt de l'Arabe quoi qu'écrit comme nous écrivons le François ; & que cet Arabe eſt une Chanſon : Il eſt vrai que pour en juger, il faudroit qu'elle fût notée ; mais ſans notes, il n'y a qu'à ſuppoſer avec M. le Chevalier que c'eſt le plus bel air qui ſoit au monde ; & l'on demeurera convaincu, comme lui, que cette Chanſon Arabe étant au deſſus de toutes les Chanſons Italiennes, la Langue Italienne eſt

ſi peu propre à la Muſique, que l'Arabe tout Arabe qu'il eſt, vaut ſans comparaiſon mieux pour faire un Opéra. Voilà la démonſtration faite. Il eſt préſentement plus clair que le jour, qu'un Opéra en paroles Arabiques vaudroit beaucoup mieux qu'un Opéra en Langue Italienne. M. le Chevalier a mis l'Avanture à fin; & pour en venir à bout, ſans notes ni Muſique, il n'a employé que ces ſix mots Arabes.

Jabalon dayemo lhocub:
D'ayemo-lzashri uattoyùb.

O la grande puiſſance de ces ſix petits mots!

PAGE 21.

Quand il plaît aux Heroïnes d'Opera de livrer leurs Amans de Theatre à la colere, au deſeſpoir, à la rage, & à la fureur, comment faire avec de l'Italien, ſi cette Langue ne donne point de termes convenables à ces paſſions violentes? on y eſt encore tres-embarraſſé lors qu'il en faut tirer des paroles d'une expreſſion modeſte & grave, & lors qu'il y a de la Magie & de la Diablerie ſur le tapis, le moyen que le Muſicien applique à des paroles badines & emmiellées de ces tons forts qui portent

de la frayeur & de l'horreur dans l'ame des Auditeurs ? Il eſt pourtant vray, avec la permiſſion de l'Auteur du Parallele, *que la Langue Italienne a l'inconvénient de cette douceur fade & exceſſive, de cette puérilité efféminée. Ses* z *fréquens, ſes terminaiſons perpétuelles en* e, *en* i, *en* o, *&c. luy ôtent la gravité, la vivacité noble, & les expreſſions énergiques.*

J'ai rapporté toute cette grande tirade du Livre de M. le Chevalier, afin qu'on jugeât, par ce qu'il ſait de l'Italien, ce qu'il peut ſavoir de l'Arabe. Ceux, par exemple, qui ne ſavent que médiocrement l'Italien, ne trouvent nulle différence entre cette Langue & la notre dans les expreſſions dont l'une & l'autre ſe ſert pour exprimer les paſſions les plus violentes, comme la *colere*, *le deſeſpoir*, *la fureur*, *& la rage* ; ils s'imaginent bonnement que *colere* en François, & *colera* en Italien ſont à peu près la même choſe ; *deſeſpoir*, & *diſperatione*, *fureur*, & *furore*, *rage*, & *rabbia* : Mais M. le Chevalier qui eſt un fin connoiſſeur en juge bien autrement. Il trouve qu'il n'y a pas un ſeul de ces quatre mots François qui ne ſoit fait pour recevoir *de ces tons forts qui portent*

de la frayeur & de l'horreur dans l'ame des Auditeurs; & que les expreſſions Italiennes au contraire, ſont *badines, emmiellées, d'une douceur fade & exceſſive, & d'une puérilité efféminée.*

Le Vulgaire ne ſent nulle différence entre *rage* & *rabbia*; mais, pour M. le Chevalier, il trouve dans le mot de *rage* je ne ſai quoi d'aſpre & de rude qui convient à la paſſion qu'il exprime; au lieu que dans le mot *rabbia* il ne ſent que du miel & du ſucre d'une fadeur qui le fait vomir. L'on m'avoüera qu'il faut ſavoir juſqu'aux plus fines délicateſſes des deux Langues pour ſentir ces différences imperceptibles qui ſe trouvent entre les expreſſions de l'une & de l'autre.

Mais pouſſons la généroſité envers M. le Chevalier juſqu'à le défendre contre ceux qui l'attaquent mal à propos. Certains Critiques dépourvûs d'équité ſoutiennent qu'il ne ſait pas même lire l'Italien à l'occaſion de ce qu'il dit ici que les z fréquens qui ſe trouvent dans les mots Italiens rendent cette Langue *efféminée, puérile, badine, emmiellée, & d'une douceur fade & exceſſive*: Il faut, diſent-ils, qu'il croye que les Italiens

prononcent le ζ comme les François ; car de la maniere dont il ſe prononce dans la Langue Italienne, bien loin d'avoir *une douceur fade & emmiellée*, c'eſt peut-être la lettre de tout l'alphabet la plus rude, puis qu'elle répond à un *ts* dans notre Langue ; de ſorte qu'au lieu de prononcer comme nous, par exemple, le mot *zéphire* qui eſt ſi doux en notre Langue, ils prononcent en la leur le mot *zefiro* comme nous ferions s'il étoit écrit avec un *ts*, *tsefiro* : Or de cette maniere, il eſt évident que le ζ donne de la dureté aux mots Italiens où il ſe trouve, & que plus il y en a dans la Langue Italienne, plus cette Langue doit être rude : Et ce qu'il y a de pis pour M. le Chevalier, ajoûtent ces Cenſeurs remplis de malignité, c'eſt qu'il donne ici des armes pour le battre lui-même ; car ſi les z fréquens qui ſe trouvent dans les mots d'une Langue rendent cette Langue efféminée, certainement il n'y en aura point qui le ſoit tant que la Langue Françoiſe, puiſqu'il n'y a point de Langue au monde où les z ſoient ſi fréquens ; car outre tous ceux qui lui ſont communs avec l'Italien & avec les autres Langues, elle a encore toutes les *s* qui

ſont entre deux voyelles, comme dans les mots *raiſon*, *ſaiſon*, *poiſon*, *Muſe*, *excuſe*, *ruſe*, & dans une infinité d'autres ſemblables : Pour nous, diſent-ils, nous eſtimons que cela adoucit & embellit notre Langue, bien loin de la gâter ; mais pour M. le Chevalier qui trouve que les ζ frequens *ôtent la gravité à une Langue*, & qui prétend prouver que la Langue Italienne eſt *badine*, *puérile*, *efféminée*, *emmiellée*, *& d'une douceur fade & exceſſive* à cauſe de ſes z fréquens, comment ſauvera-t'il de toutes ces belles qualifications la Langue Françoiſe, puis qu'elle a ſans comparaiſon beaucoup plus de z que la Langue Italienne ?

Enfin on trouve mauvais que M. le Chevalier diſe que *les terminaiſons perpétuelles en* e, *en* i, *& en* o, *ôtent à la Langue Italienne la vivacité noble.* On veut lui ſoutenir que l'Italien & le François ont préciſément les mêmes terminaiſons, excepté l'*e* muet qui ne ſe trouve point dans la Langue Italienne & qui eſt tres fréquent dans la Langue Françoiſe, comme dans ces mots, *Fable*, *Muſe*, *&c.* On lui demande ſi la terminaiſon ſourde de ces *e* muets donne plus de vivacité à une Langue, que le ſon ouvert des

a, des *i*, & des *o*; & l'on prétend conclure qu'un homme qui a des idées ſi oppoſées au ſentiment commun de tout le monde ſur les Langues, n'y eſt pas fort habile. Mais il eſt aiſé de répondre à ces mauvaiſes Critiques qui ne roulent toutes que ſur la terminaiſon ou ſur la prononciation des mots, que ce ne ſont point des choſes eſſentielles à la Langue Italienne; qu'on peut tres-bien parler ſans ſavoir lire; que quoique M. le Chevalier ne ſache point lire l'Italien, il n'eſt pas impoſſible pour cela qu'il ne l'entende tres-bien. Après cela, on croit qu'il ne ſe plaindra pas qu'on ne lui rende point toute la juſtice qui lui eſt dûe.

PAGES 22. 23. 24. 25.

M. le Chevalier employe ces quatre pages à prouver que la Muſique Italienne reſſemble *à des confitures, des ſauces bien friandes, des vins muſcats, des conſommez, &c.* & la Muſique Françoiſe *à des potages, des compotes, des lapins, des poulardes, &c.* & conclud de là, page 26, que comme la Muſique Italienne qui eſt la plus piquante vaut mieux pour un ragoût, de même la Muſique Françoiſe qui reſſemble à la viande ſimple eſt

meilleure pour un Ordinaire ; tellement que, ſelon lui, les honnêtes gens qui ne ſauroient vivre qu'ils n'ayent un Ordinaire réglé de Muſique comme un Ordinaire de viande, n'ont qu'à faire leur proviſion de Muſique Françoiſe : Quant à ceux qui croyent que la Muſique n'eſt pas abſolument néceſſaire pour le ſoutien de la vie, & qui ne la regardent que comme un divertiſſement paſſager que l'on ne prend que quand on a beſoin de récréation, M. le Chevalier condamne ces Innocens à la Muſique Italienne comme à un ragoût qui n'eſt bon qu'à cet uſage-là.

PAGES 28, 29, 30, 31, 32, 33.

Ces ſix pages ſont pleines de deſcriptions charmantes & de raiſonnemens tres-juſtes, par leſquels M. le Chevalier prouve, d'une maniere auſſi agréable que ſolide, que plus la Muſique eſt naturelle plus elle eſt belle, que la Nature eſt la grande maîtreſſe en cela, & que la Muſique, telle qu'elle l'inſpire à tous les hommes, eſt la plus excellente qu'on puiſſe jamais entendre. Ainſi nous voilà bien deſabuſez nous qui avions crû juſqu'à préſent que la Muſique étoit un Art, & un Art même aſſez difficile : Et

il faut que les Italiens ſoient de grands fous de ſe tant tourmenter à en apprendre les regles & à compoſer des Chants ſi recherchez, puiſqu'il ne faut qu'écouter ce qu'inſpire la Nature, & l'écrire, pour avoir la Muſique la plus excellente qui ſoit au monde ; & que les Chants qu'elle dicte aux Païſans ſont des Airs plus exquis, que tout ce que font les plus grands Maîtres d'Italie.

PAGE 32.

Combien cet Air eſt-il naturel,
Nicolas va voir Jeanne,
Et Jeanne dormez-vous ?

Comment, M. le Chevalier, en votre place j'aimerois mieux avoir fait cet Air, que tous les Opéra d'Italie ! Il faudroit élever des Statues aux grands Hommes dont le génie divin eſt capable de produire de ſi excellens Ouvrages !

PAGE 34.

Lulli, homme fécond & original, dans 20. *ou* 22. *Opéra qu'il nous a donnez, a épuiſé une grande partie des tons naturels,*

dit M. le Chevalier ; & il conclud de là, qu'*on ne peut* plus compoſer rien de naturel en Muſique ſans le piller. Mais s'il eſt vrai que Lulli, en 22. Opera, ait épuiſé les tons naturels & communs, *il ne ſera pas moins* vrai que les Maîtres d'Italie auront épuiſé les tons étudiez & recherchez, dans un auſſi grand nombre d'Opéra qu'ils ont faits; de ſorte que c'eſt une folie aux Italiens & aux François de travailler déſormais; ni les uns ni les autres ne ſauroient plus rien faire de nouveau, & nous n'avons qu'à nous en tenir à ce que nous avons préſentement de Muſique : Ainſi voilà la France & l'Italie purgées de Compoſiteurs pour jamais.

PAGE 35.

Et de quoi ſerviroient les regles de la Muſique ſi on ne les ſuivoit ?

M. le Chevalier ſoutient, en cet endroit, que j'ai tort de loüer les Muſiciens Italiens de ne pas toujours s'aſſujettir aux Regles de l'Art, & de les franchir quelquefois par des ſaillies heureuſes : Mais, pas plus loin que la page ſuivante, c'eſt à dire dès la page 36, il

loüe lui-même Lulli, de ce qu'il n'a pas toujours ſuivi ces Regles. *Lulli*, dit-il, *ſe met au deſſus des Regles de tems en tems. On le lui a reproché, & il n'en a fait que rire.* M. le Chevalier ne ſe contredit-il point ici ? Mais non, il n'y a pas d'apparence qu'il dît le pour & le contre ſi près à près ; il vaut mieux croire que ce qui eſt un tres grand défaut dans la Muſique Italienne, eſt un grand agrément pour la Muſique Françoiſe ; ou qu'il a un privilége particulier de loüer les Muſiciens François pour les mêmes choſes qu'il reproche comme des fautes aux Muſiciens Italiens.

PAGE 57.

La premiere fois qu'on entend les Ouvrages des Compoſiteurs Italiens, ils enchantent : la ſeconde, ils ſe font ſouffrir ; la troiſiéme, ils choquent ; la quatriéme, ils révoltent.

Il faut bien que la Muſique Italienne ait fait ces impreſſions ſur M. le Chevalier, puiſqu'il le dit : Cependant il n'y a point de François à qui préciſément tout le contraire ne ſoit arrivé en Italie. La Muſique y choque & y révolte d'abord ;

on la ſouffre peu à peu ; inſenſiblement on la goûte ; & enfin on en eſt ſi enchanté, qu'on n'en ſauroit plus ſouffrir d'autre. Cela arrive conſtamment de cette maniere à tout le monde ; il eſt aiſé de s'en éclaircir ; il y a aſſez de François dans le Royaume qui ont été en Italie, c'eſt une expérience conſtante & générale, il n'y a qu'une voix ſur cela, & je défie M. le Chevalier de produire le témoignage d'aucun François qui diſe que la Muſique d'Italie charme dès la premiére fois qu'on l'entend, & déplaiſe après qu'on la entenduë. C'eſt donc ici un cas ſingulier & inoüi ; c'eſt un phénoméne d'*Accouſtique* tout nouveau arrivé en la perſonne de M. le Chevalier ; & je ſoutiens qu'il eſt impoſſible de l'expliquer autrement que par la Méchanique d'un cerveau dont la conſtruction ſoit entiérement oppoſée à celle du cerveau des autres hommes : Il faut néceſſairement, pour cela, que tout ce qui eſt à l'endroit dans le cerveau des autres ſoit à l'envers dans le ſien ; que les parties qui ſont deſſus, ſoient deſſous ; & que celles qui ſont à droite, ſoient à gauche ; explication d'autant plus favorable pour M. le Chevalier, qu'elle va tout

toute à ſa décharge ; car, ſuppoſé cette diſpoſition d'Organes, il eſt impoſſible que les objets ne faſſent ſur lui des impreſſions abſolument contraires à celles qu'ils font ſur les autres ; & dès lors il peut prendre le contre-pied de tous les gens raiſonnables dans tout ce qu'il penſe & dant tout ce qu'il dit, ſans avoir le moindre tort ni faire la moindre faute.

PAGE 39.

On ne peut peindre la Muſique des Italiens d'une maniére plus fâcheuſe qu'en diſant qu'elle reſſemble en perfection à leur Poëſie.

Eſt-ce, s'il vous plaît, M. le Chevalier, *d'une maniére plus fâcheuſe* pour la Muſique, ou pour celui qui la peint ? Il n'y a point là d'équivoque pour certaines gens, mais il pourroit bien y en avoir pour d'autres ; & comme le *fâcheux* pourroit ſembler tomber ſur le Peintre, vous devriez du moins éviter les équivoques dans ces endroits où vous avez perſonnellement intéreſt qu'il n'y en ait point.

Peindre d'une maniere fâcheuſe.

Façon de parler élégante !

Elle reſſemble en perfection à leur Poëſie.

Nouvelle manière de peindre ! Il ne faut que trois mots pour faire une peinture. Beau ſecret !

PAGE 40.

Vous prétendez donc le beau Monſieur, &c.

Façon de parler noble & du bel uſage !

MESME PAGE.

Dove Diavolo havete pigliato, &c.

Citation ſavante & qui fait bien voir, quoi qu'on en diſe, que M. le Chevalier ſait l'Italien ! Oh cela eſt bien mieux dit en cette Langue là qu'il ne le ſeroit en François ! Cela a tout un autre ſel & toute une autre grace !

PAGE 41.

Le Marquis de Brignole eſt un Cuiſinier à épice & à ſauſſes. C'eſt Cavallo, *c'eſt* Ceſti, *c'eſt* Buononcini.

Un autre demanderoit peut-être quelque explication ſur cette définition groteſque du Marquis de Brignole ; mais moi qui ſuis un peu fait au jargon de

M. le Chevalier, j'entens fort bien qu'il veut dire que le Marquis de Brignole *eſt un Auteur d'un goût trop fort & trop picquant, d'un goût bizarre & outré*; & que les Ouvrages de *Cavallo*, de *Ceſti*, & de *Buononcini*, ſont du même caractére dans leur genre.

Pour ce qui eſt du Marquis de Brignole, je veux que M. le Chevalier qui conſtamment ne ſait point lire l'Italien, comme on l'a vû page 33. de cet Ecrit, ne laiſſe pas de le ſavoir au point de perfection où il le faut poſſéder pour juger des divers caractéres des Auteurs qui ont écrit en cette Langue, ce n'eſt pas de quoi il s'agit préſentement, & chacun en penſera ce qu'il lui plaira. Je dis ſeulement ici que M. le Chevalier eſt bien à plaindre, en ce que voulant citer en cet endroit trois Maîtres de Muſique Italiens ſans en connoître aucun, & ayant cherché trois noms à l'avanture, le ſort lui ait malheureuſement préſenté le nom de *Buononcini*; car pour *Cavallo* & *Ceſti*, leurs Ouvrages ne ſont pas fort connus en France, ainſi le hazard lui a été aſſez favorable dans le choix de leurs noms; mais pour *Buononcini* duquel nous avons plus de deux

cens Cantates à Paris, & même des Opéra entiers, M. le Chevalier ne pouvoit pas échoir plus mal, car il n'y a nul Maître de Muſique en Italie dans les Ouvrages duquel il y ait ſi peu de ces endroits picquans & recherchez que M. le Chevalier compare aux épices, qu'il y en a dans les Ouvrages de *Buononcini* ; tous les Maîtres de France le citent comme un modele pour le gracieux, & c'eſt le ſeul qu'ils citent en ce genre ; il n'y a point de ſi petit Muſicien François qui ne le connoiſſe ſur ce pied, & qui ne ſache que c'eſt là ſon caractére : Et le malheur de M. le Chevalier veut que ce ſoit juſtement celui-là que le ſort offre à ſa plume, quand parcourant les noms des Muſiciens Italiens il en cherche un au hazard dont il a beſoin pour le comparer à *un Cuiſinier à épice & à ſauſſes* ! En verité M. le Chevalier, vous êtes bien à plaindre ! Raillerie à part, un homme qui connoît ſi bien le caractére des Muſiciens d'Italie eſt un terrible adverſaire pour la Muſique Italienne ; & les Muſiciens François doivent avoir beaucoup de confiance en un tel homme pour la défenſe de leur cauſe !

PAGE 42.

Paix, Meſſieurs, dit alors la Comteſſe, à tantôt le reſte.

C'eſt ainſi que M. le Chevalier finit ſon premier Entretien. Chûte heureuſe qui fait voir que M. le Chevalier a encore bien choiſi le genre d'écrire pour lequel il a du talent ! car peut-on finir un Dialogue d'une maniere plus ingénieuſe ?

PAGE 45.

Il eſt public que les Opéra de Lulli ont attiré à Paris pluſieurs admirateurs du fond de l'Italie. Je ſuis trompé ſi Théobalde *qui joüe de la baſſe de violon n'en eſt pas un. Voilà le deshonneur de notre Muſique en partie effacé.*

J'avois cru bonnement que c'étoit pour gagner ſa vie que *Théobalde* joüoit de la baſſe de violon à l'Opéra ; je ne ſavois pas que ce fût pour admirer Lulli, & je vous demande bien pardon, M. le Chevalier.

Voila, concluez-vous, *le deshonneur de notre Muſique en partie effacé.*

On ne peut pas raiſonner plus juſte,

ſuppoſé ſeulement que *Théobalde* ne joüe de la baſſe de violon à l'Opéra, que pour admirer Lulli.

MESME PAGE.

Qu'on apporte de la Muſique Japponnoiſe aux François, je vous repons que la nouveauté la leur fera d'abord trouver charmante.

Mais eſt-ce bien vous, M. le Chevalier, qui parlez de la ſorte? Pour moi ſi je ne tenois votre Livre à la main, je vous aſſure que je ne pourrois pas le croire. Quoi vous qui n'avez pû ſouffrir qu'on dît que les François avoient moins de génie pour la Muſique, que les Italiens, ſans être tranſporté d'un noble déſir de vanger vos Compatriotes! Vous qui vous êtes fait Chevalier pour tirer raiſon de cette injure faite à la Nation, & pour ſoutenir envers tous & contre tous l'excellence du goût des François pour la Muſique! C'eſt vous-même qui déclarez ici que vous êtes prêt à ſoutenir que les François ont ſi peu de génie & de goût pour ce bel Art, qu'il ne leur faut que de la Muſique Japponnoiſe pour les charmer! Et vous

vous offrez pour caution d'un ſentiment ſi injurieux à la France ! Vous êtes, dites-vous prêt à en répondre corps pour corps ! N'eſt-ce pas la même choſe que ſi Don Quichotte ayant entrepris de ſoutenir que l'Infante Dulcinée eſt la plus belle Princeſſe de l'Univers, l'inſultoit enſuite lui-même ſur ſa laideur ? Quoi vous qui venez de faire de ſi ſanglans reproches à M. de Fontenelle d'*avoir abandonné la gloire de la France ſur la Muſique*, pour avoir ſeulement approuvé le *Parallele*, vous proſtituez après cela vous-même cette gloire avec tant d'outrage ! Chevalier déloyal, diſcourtois, & felon, ce n'étoit donc que pour ſacrifier vos Compatriotes, que vous avez fait ſemblant de prendre leur défenſe ! Vous ne vous êtes donc chargé de leurs intéreſts que pour trahir leur cauſe ! Avez-vous donc ſi-tôt oublié que vous n'avez mis la main à la plume, que pour perſuader à toute la terre que le goût des François pour la Muſique l'emporte ſur celui de tous les peuples du monde, ſans en excepter même les Italiens ? Quoi dès la page 45, de votre Livre vous inſultez vous-même ces François ſur leur peu de diſcernement & ſur leur mauvais goût ! Vous

les renvoyez à la Muſique des Japponnois, & vous ſoutenez qu'il ne leur en faut pas davantage pour les charmer & pour les enchanter ! Quel eſt donc le but de votre Livre, & ſavez-vous bien vous-même pourquoi vous l'avez écrit? Quel perſonnage y faites-vous ? En voulez-vous aux François auſſi bien qu'aux Italiens, & faut-il que je défende également les uns & les autres contre vous? Le Public ne croira-t'il point que votre Critique eſt colluſoire ; que nous avons concerté enſemble la ruine de la Muſique Françoiſe ; & que nous ſommes d'intelligence pour faire triompher les Italiens ? Je n'ai rien dit autre choſe dans le *Parallele* au déſavantage des François, ſinon qu'ils ont moins de génie & de goût pour la Muſique que les Italiens; cependant ce ſentiment vous bleſſe ; vous voulez, dites-vous, vanger les François de cette injure ; vous déclarez que vous allez faire un Livre exprès pour critiquer le mien : Et dans ce Livre vous venez dire vous-même non ſeulement que les François ont moins de génie & de goût pour la Muſique, que les Italiens ; mais que leur génie ſur cela eſt ſi pauvre, leur goût ſi ridicule, & leur diſ-

diſcernement ſi pitoyable, que tout leur eſt bon & les charme également en matiére de Muſique, celle des Arabes & des Japponnois, comme celle des Italiens & des François ! Qu'on en faſſe l'expérience ; *Qu'on leur en apporte*, criez-vous, *& je répons qu'ils la trouveront charmante!* Répondez de vous, s'il vous plaît M. le Chevalier, & non point des autres. Vous vous offrez pour caution. Plaiſante caution que la vôtre ! Les François peuvent bien n'avoir pas le goût ſi excellent que les Italiens pour la Muſique, ſans l'avoir aſſez bizarre pour admirer, comme vous faites, la Muſique Arabe & la Muſique Japponnoiſe. Oh, M. le Chevalier, vous deviez mieux vous reſſouvenir du caractére dont vous êtes revêtu, & du rôle que vous deviez joüer dans vos Dialogues !

PAGE 46.

Tel eſt le génie des François ; nous avons beau être bien, nous ne ſaurions nous y tenir.

Nouvelle maniére de défendre l'honneur de la France abandonné par M. de Fontenelle ! Ce n'eſt donc pas en Fran-

ce qu'il faut chercher le bon goût de la Muſique, puiſque, ſelon vous, quand les François l'auroient attrapé aujourd'hui, ils l'abandonneroient dès demain; & ſi ce n'eſt pas en France, pourquoi enviez-vous cet avantage à l'Italie? Eſt-ce que vous êtes tellement charmé de la Muſique Arabe & de la Muſique Japponnoiſe, que vous ne puiſſiez pas vous en déprendre?

PAGE 48.

Quelle joye n'a pas un homme qui connoît quelque choſe au cinquiéme Opéra de Corelli!

Par malheur, mon pauvre M. le Chevalier, *Corelli* n'a point fait de *cinquiéme Opéra*; à cela près, votre exclamation ne laiſſe pas d'être fort belle. Une maudite affiche du cinquiéme Recüeil des Oeuvres de *Corelli* où vous avez vu *Quinta Opera Corelli* vous aura malheureuſement induit en erreur, & vous aurez cru que cela vouloit dire *cinquiéme Opéra de Corelli*; mais ce Recüeil eſt un Recüeil de Sonates; nous n'avons aucune autre ſorte d'Ouvrages de *Corelli* que des Symphonies, & il n'a jamais

fait, en toute ſa vie, une ſeule Scene d'Opéra. C'eſt un terrible adverſaire pour les Italiens, qu'un homme auſſi bien inſtruit de leurs Ouvrages que l'eſt M. le Chevalier ; & les Maîtres de Muſique François doivent ſans doute s'applaudir fort de ce qu'un ſi ſavant homme s'eſt déclaré leur défenſeur !

PAGES 48. & 49.

La vanité qui les chatoüille (c'eſt des François qui aiment la Muſique Italienne dont M. le Chevalier parle) *jointe au pouvoir que prend ſur nous l'accoutumance aux goûts outrez & corrompus, fait que ces Meſſieurs deviennent tout à fait Italiens ; & quelques-uns vont juſqu'à compoſer en ce goût là.*

Pour moi je ne ſache perſonne en France qui ait encore compoſé d'Opéra dans le goût Italien, qu'un de nos Princes que je ne nomme pas ici par reſpect ; c'eſt un des plus ſavans que nous ayons ; perſonne ne fait plus d'honneur que lui aux beaux Arts ; & ſon goût déclaré pour la Muſique Italienne eſt un préjugé en faveur de cette Muſique, lequel ne vous embarraſſe pas peu, M. le Che-

valier. Vous dites que c'eſt un goût *outré & corrompu* : D'un autre côté j'entens tous les jours dire aux plus habiles gens du Royaume qu'on ne ſauroit avoir, pour les Arts, un goût plus exquis & plus ſeûr, que l'a ce grand Prince : Mais aſſurément tous les Savans enſemble ne s'y connoiſſent point ſi bien que vous ; une bonne tête vaut ſouvent mieux qu'une Académie entiére ; & le ſentiment d'un homme qui a le diſcernement auſſi juſte, doit en certains cas l'emporter ſur la voix publique !

PAGE 49.

Bel & digne fruit, &c.

Façon de parler à la mode du tems de Philippe le Bel !

PAGE 50.

Le Chevalier en atteignant ſon Livre &c.

Admirez ici votre bonheur dans toute ſon étenduë, M. le Chevalier. Si un Suiſſe voulant faire un Livre François avoit dit, *en atteignant ſon Livre*, pour dire, *en tirant ſon Livre de ſa poche*, on croiroit lui faire grace en lui pardonnant

cette faute à cauſe de ſa patrie. Vous êtes né François ; vous parlez comme on ſuppoſe que ce Suiſſe auroit pu faire ; & bien loin qu'on vous en faſſe une faute qui ait beſoin de grace, vous trouvez des gens même en France, qui non ſeulement eſtiment que vous écrivez d'une maniére tres-correcte & tres-chatiée, mais qui admirent encore l'élégance de votre ſtile ; & qui vous donnent, ſur cela, des loüanges capables d'échaufer un Lapon, comme vous le dites, page 51. de votre Livre. Il faut que les influences de l'Etoile fortunée ſous laquelle vous êtes né, vous ſoient bien favorables !

PAGES 50. & 51.

L'Auteur du Paralleſe, *à la page 38. éléve les Italiens au deſſus de nous, en ce qu'ils chantent avec un extrême bonheur.*

Pure viſion de Chevalerie ! ſi l'on peut me montrer que j'aye élevé les Italiens au deſſus de nous, *en ce qu'ils chantent avec un extrême bonheur*, non ſeulement à la page 38, mais dans aucune page du *Parallele*, je paſſe condanation ſur tout le reſte ; mais comme certainement cela n'y eſt en nul endroit, il faut bien

que celui qui le dit l'ait rêvé. Eh, M. le Chevalier, n'en ai-je pas aſſez des fautes que je fais, ſans m'en aller encore ſuppoſer de vôtre façon ? & n'avez-vous pas bien prévu combien vous me donneriez de peine à défendre mes propres ſentimens, ſans m'embarraſſer encore de vos imaginations ?

PAGES 51. & 52.

Notre ſageſſe, à nous ſervir des accords imparfaits, vaut mieux que la ſavante diverſité dont les Italiens les ſauvent.

Voilà un *dont* qui fait un bel effet dans cette phraſe ! Mais n'en étoit-ce pas aſſez qu'une équivoque pour ce mot, & falloit-il y joindre encore une faute de Grammaire ? Comment voulez-vous, M. le Chevalier, que ce pauvre Monoſyllabe porte toutes les fautes dont vous le chargez ? On ſait bien que ce n'eſt pas par ignorance que vous faites ces ſortes de fautes, & que c'eſt ſeulement parce que vous ne vous ſouciez pas d'être plus correct : Mais pendant que les autres ont pour maxime qu'on ne ſauroit avoir trop de reſpect pour le Public en écrivant, croyez-vous qu'il vous ſoit

permis de le mépriſer juſqu'à ne daigner pas revoir avec un peu de réflexion les choſes que vous écrivez pour lui ?

PAGE 55.

N'avez-vous point tremblé, ou n'avez-vous point ri, Madame, en liſant cette deſcription ?

M. le Chevalier attaque ici l'endroit du *Parallele* où j'ai dit que les Italiens impriment ſi bien dans leurs Airs le caractére des choſes qu'ils veulent exprimer ; & que s'ils font, par exemple, une Symphonie de Furies, tout y eſt ſi vif & accompagné de mouvemens ſi rapides, *que les Joüeurs de violon qui l'exécutent ne peuvent s'empêcher d'en être tranſportez & d'en prendre la fureur*, page 44. du Parallele. *N'avez-vous point tremblé, ou n'avez-vous point ri, Madame, en liſant cette deſcription*, s'écrie, M. le Chevalier, en ſe moquant des tranſports que je dis que cauſe la Muſique Italienne ? Et quelques pages plus bas, c'eſt-à-dire à la page 81. de ſon Livre, il me demande en m'inſultant, *Quand a-t'été que la Muſique Italienne a ſaiſi, a tranſporté quelqu'un comme Timothée qui n'avoit que ſa*

Flûte émut un jour Alexandre le Grand juſqu'à le faire courir aux armes ? C'eſt peut-être qu'il eſt bien plus raiſonnable de croire que de tels effets ſoient produits par une Flûte ſeule, que par tout un Orcheſtre !

PAGE 58.

J'ai entendu un grand nombre de ces beautez licentieuſes dans les Opéra de Corelli.

Ce n'eſt point ſur des oüi-dire, comme on voit, que M. le Chevalier parle des Opéra de *Corelli* ; il aſſure net qu'il les a entendus de ſes propres oreilles. Il faut donc bien que comme les *Chevaliers* ont une maniére toute particuliére de voir, ils en ayent auſſi une toute ſinguliére d'entendre les choſes qui ne furent jamais !

PAGE 60.

Un perſonnage qui eſt pris de quelque ſaillie.

Belle façon de parler !

PAGE 62.

Les Italiens ſont un Air long comme une Hiſtoire.

Maniére de parler noble ! Comparaiſon juſte & heureuſe !

PAGE 63.

Les Italiens vous mettent un roulement de 5 ou 6 méſures ſur la dernière ſillabe d'un mot, en-faveur duquel roulement répétant le dernier vers 3 ou 4 fois, en voilà encore pour un quart d'heure.

Et il n'y a nulle exagération à cela, car M. le Chevalier a un goût admirable pour la ſimple vérité, & hait tellement les exagérations, qu'il ne peut ſouffrir celles mêmes qui lui ſont le plus favorables ; c'eſt de quoi l'on ne ſauroit douter en nulle maniére, puiſqu'il nous en aſſure page 10. de ſon Livre. Pour moi quand je dis qu'un Muſicien paſſe, *à tout moment*, du *b carre* au *b mol*, & du *b mol* au *b carre*, cela veut dire qu'il y paſſe à chaque note, & l'on fait bien de me relancer comme je le mérite pour une telle exagération : Mais pour M. le

Chevalier quand il dit qu'un Muſicien demeure *un quart d'heure* ſur un paſſage, oh il faut aider à la lettre & prendre ce qu'il dit, comme l'entendent tous les honnêtes gens, ſeulement pour un eſpace de tems conſidérable ! Quand un homme comme lui honore le Public d'un Ouvrage, encore faut-il reconnoître cet honneur en faiſant quelque différence de lui aux autres.

MESME PAGE.

Pour goûter les fades agrémens de la Muſique Italienne.

Oh, oh, M. le Chevalier, vous les trouvez donc fades préſentement ! Et il n'y a qu'un moment que vous les trouviez d'un ſi haut goût, que vous les compariez à *des Daubes, des Epices, du Pitrepite, & à des ragoûts qui mettent la bouche en feu! Il n'eſt pas étonnant*, dites-vous, page 25, *que les Italiens trouvent notre Muſique fade & inſipide ; mais tant pis pour eux. C'eſt qu'ils ſe ſont gâté le goût par l'uſage continuel de leurs accords piquans & raffinez.* Et, à la page où nous en ſommes, vous venez dire qu'ils ſont d'une fadeur à faire vomir ! Optez donc,

M. le Chevalier, ſi vous voulez qu'on vous réponde !

PAGE 65.

C'eſt dans cette page que M. le Chevalier fait voir qu'il ne parle de rien dont il n'ait des idées tres-claires & tres-juſtes.

J'ai dit dans le *Parallele*, qu'une des raiſons pourquoi les Trio des Italiens valent mieux que les nôtres, c'eſt que nos ſeconds deſſus deſcendent trop bas ; & que ceux des Italiens étant ordinairement de 3 ou 4 tons plus hauts que les nôtres, en ſont auſſi beaucoup plus beaux.

Si cela eſt, dit ici M. le Chevalier, *les ſeconds deſſus des Italiens ont le défaut d'être trop près des premiers, & trop éloignez de la Baſſe qui eſt la troiſième partie. Ce ſont deux deſagrémens... Quand le ſecond deſſus eſt ſi haut, il laiſſe trop d'intervalle & de vuide entre le premier deſſus & la baſſe.*

Pour cette fois ici, M. le Chevalier, il faut que vous euſſiez donné congé à votre eſprit quand vous avez fait ce beau raiſonnement. Vous venez de dire vous-

même, en cet endroit, à M. le Comte du B. votre couſin, que la premiére raiſon de la préférence que je donne aux Italiens pour les Trio, eſt *que les premiers deſſus de leur Trio ſont de 3 ou 4. tons plus hauts que les nôtres* : Or ſi leurs premiers deſſus ſont de 3 ou 4 tons plus hauts que les nôtres ; en faiſant leurs ſeconds deſſus pareillement plus hauts des 3 ou 4 tons que les nôtres, ces ſeconds deſſus ſeront toujours à une diſtance égale entre leur premier deſſus & leur baſſe. Comment donc avez-vous pu concevoir que *le ſecond deſſus ſera, par là, trop près du premier & trop éloigné de la baſſe* ? Vous n'êtes point obligé, comme homme, de ſavoir la Muſique : mais pouvez-vous vous diſpenſer de comprendre les choſes pour l'intelligence deſquelles il ne faut que le ſimple ſens commun ?

PAGE 71.

Tout ce que je dis aux belles perſonnes eſt toujours vrai, dit M. le Chevalier à Madame la Comteſſe du B. ſa Couſine. Dès la page 5. il lui avoit déja dit, *Vous êtes donc Dame qui vous laiſſez d'abord prévenir, & qui êtes ſi aiſée à gagner !*

Je m'en ſouviendrai, Madame.

Rien de plus reſpectueux que M. le Chevalier ! & l'on m'avoüera que dans tout ce qu'il dit à ſa Dame il y a un tour d'eſprit qui doit faire trouver fades toutes les douceurs des autres !

PAGE 72.

Pour qu'un Chœur ſoit beau, il faut que de tout le Concert il ſorte un certain Chant qui domine.

M. le Chevalier ne prétend pas faire paſſer cela ſur ſon autorité, non ; la preuve ſuit immédiatement la propoſition. La voici.

Nous avons appris d'un Connoiſſeur illuſtre qu'en cela conſiſte la grande beauté des Chœurs.

Maniére de prouver toute nouvelle, mais qui eſt d'une grande commodité ! Car y a-t'il rien de plus commode que de pouvoir prouver tout ce qu'on voudra, en diſant : *Nous avons appris cela d'un Connoiſſeur illuſtre* ?

PAGE 74.

J'étois devenu amoureux d'Aſtrée, &c.

La jalouſie me prenoit, &c.

Voilà ce qui s'appelle ſavoir égayer un Ouvrage par des Epiſodes qui intéreſſent le Lecteur ! Il n'y a perſonne qui ne ſoit ravi de ſavoir les Amours & la jalouſie de M. le Chevalier ; & c'eſt aſſurément une fort belle matiére à entretenir le Public !

MESME PAGE.

Puiſque vous voulez que nous retournions à nos moutons &c.

Tranſition heureuſe ! C'eſt la Nature elle-même qui l'a dictée à M. le Chevalier !

PAGE 75.

Quoi qu'il en ſoit, reprit le Comte du B. il eſt conſtant que les accompagnemens des Airs de mouvement François ont un Chant auſſi ſuivi qu'ils doivent l'avoir.

De faux délicats trouveroient à redire qu'ayant établi M. le Comte du B. votre couſin pour le défenſeur de la Muſique Italienne à la tête de vos Dialogues, vous lui faites ici prendre le parti des Airs François : Mais qu'importe qu'un perſonnage garde ou quitte ſon

caractére, pourvu que ce qu'il dit ſoit bon ? Pour moi je crois qu'il vaut mieux admirer ici le talent ſingulier que vous avez de prouver ſi commodément tout ce que vous voulez, tantôt par un *il eſt conſtant*, tantôt par un *nous avons appris cela d'un Connoiſſeur illuſtre*, tantôt d'une autre maniére auſſi commode.

PAGE 78.

Après que les Arts ont été quelque tems parfaits, ils baiſſent, & ils ſe gâtent &c. Voilà où en ſont les Maîtres Italiens.

Plus on avance dans votre Livre, M. le Chevalier, plus on admire comment, ſans être jamais ſorti de votre pays, vous pouvez être ſi bien inſtruit & des Ouvrages des Maîtres de Muſique Italiens, & de l'état préſent de la Muſique en Italie ; car de fixer, comme vous faites, l'époque de la décadence de cet Art, à un tems où vivent *Scarlati*, *Buononcini*, *Corelli*, *Baſſani*, *Mancini*, *Loti &c.* c'eſt montrer que vous en poſſédez tout à fait bien l'Hiſtoire.

MESME PAGE.

Les Italiens ne ſont pas propres à l'art de la Muſique pour les Opera.

Ils n'y ont pas la moindre diſpoſition! Et il n'y a que des innocens qui puiſſent dire que ce ſont les Italiens qui ont inventé les Opéra, & que c'eſt d'eux que nous les avons empruntez!

MESME PAGE.

Les Muſiciens Italiens ont été, je croi, à la corruption de l'art de la Muſique, ſans paſſer par la perfection : ou du moins ſans que nous nous en ſoyons apperçûs.

Voilà un *je croi* que votre modeſtie met ici de trop, M. le Chevalier ; & vous deviez dire net, comme vous le penſez, *les Muſiciens Italiens ont été à la corruption de l'art de la Muſique, ſans paſſer par la perfection.* Pour toutes les autres Nations, c'eſt une loi générale & invariable, que les Arts ſe perfectionnent peu à peu, & qu'après être arrivez à la perfection, ils ſe corrompent: Mais pour les Italiens, vraiement ce ſont de plaiſantes gens! Dès lors qu'ils vous dé-

déplaiſent, peut-il leur rien arriver de ce qui arrive à tous les autres peuples du monde ? Il eſt donc conſtant que, chez eux, *la Muſique a été à la corruption ſans paſſer par la perfection. Ou du moins*, ajoutez-vous, *ſans que nous nous en ſoyons apperçûs.*

M. le Chevalier ne s'en eſt point apperçû ; donc tous les François ne s'en ſont point apperçûs ! Car ce qui échape à la pénétration d'un homme ſi clair voyant, pourroit-il être apperçu par qui que ce ſoit en France ?

PAGE 81.

Il y a de beaux yeux, Madame, qui ont pleuré à cet endroit d'Armide.

Que M. le Chevalier dit joliment les choſes ! De l'eſprit par tout !

PAGE 82.

Les Inſtrumens qui ont le plus de parties, ſont les plus parfaits. Non, dit M. le Chevalier, *mais bien les plus commodes.*

C'eſt à dire qu'un Lut eſt quelque choſe de bien plus commode qu'une Flûte ; & qu'un Flageolet eſt un inſtrument

beaucoup plus parfait qu'une Orgue : Et cela, ſuivant un des plus beaux principes du grand Deſcartes. *M. Deſcartes*, dit M. le Chevalier, page 79. *tenoit pour principe, que les choſes les plus ſimples ſont d'ordinaire les plus excellentes* : Or conſtamment le Flageolet eſt de tous les inſtrumens le plus ſimple ; & l'Orgue le plus compoſé. M. Deſcartes eſt bien heureux de trouver des gens comme M. le Chevalier qui faſſent valoir ſes principes par des applications auſſi juſtes que celles qu'il en fait !

PAGE 83.

M. le Chevalier rapporte, dans cette page, dix Vers extraits du Poëme qui a pour titre, *Le Siécle de* LOÜIS LE GRAND, fait par feu M. Perrault de l'Académie Françoiſe, & s'écrie au bout de ces dix Vers, *Je ſuis bien honteux d'avoir retenu cette longue partie du croaſſement du plus indigne Corbeau de ce ſiécle.*

Comment honteux, M. le Chevalier ! Un Auteur de votre volée devroit mourir de honte de ſavoir par cœur dix Vers d'un Poëme fait par un Ecrivain d'un auſſi bas étage qu'étoit M. Perrault ! Que

dis-je un Poëme & un Ecrivain ? C'eſt le plus vilain *croaſſement* du monde, & *le plus indigne Corbeau de notre ſiècle !* Je ne comprens pas néanmoins trop bien comment le déchirant comme vous faites, après ſa mort vous voulez pourtant avec cela que ce ſoit lui qui ſoit le *Corbeau.*

PAGES 84. & 85.

Les Maîtres Italiens ont inventé mille agrémens inutiles, bizarres, importuns : Ils étouffent ſans ceſſe dans leurs Airs & peut-être dans leurs Symphonies, la belle ſimplicité, & le beau Chant ſous un amas d'accords & d'ornemens affectez. Je vous ai dit que leur Muſique n'eſt point naturelle : en voilà des preuves eſſentielles.

Mettons l'argument en forme, afin qu'on en voye mieux toute la force. Le voici.

Je vous ai dit ci-deſſus que la Muſique des Italiens n'eſt point naturelle.

Je vous dis à préſent que les Italiens ont inventé dans leur Muſique mille agrémens inutiles &c.

Donc la Muſique des Italiens n'eſt pas naturelle.

Voilà, dit M. le Chevalier, ce qui s'appelle donner *des preuves eſſencielles* des choſes : Et ſi les Partiſans de la Muſique Italienne ne s'y rendent pas, il y aura bien de l'entêtement & de l'opiniâtreté à leur fait.

PAGE 85.

Vous vous êtes défaite, Madame, de la prévention que l'approbation politique de Monſieur de Fontenelle vous avoit inſpirée pour le Parallele.

Il faut que M. le Chevalier ſe défie bien de ſa victoire, de revenir tant de fois à la charge contre une approbation qu'il avoit, ce ſemble, ſi bien battue en ruine dès le commencement de ſon premier Dialogue ! Voilà pour la troiſiéme fois qu'il y revient. C'eſt, dit-il, une approbation *raiſonnée* ; *impérative* ; *concertée* ; *politique* ; le Normand ſe tortille de toutes ſortes de maniéres pour ſe débarraſſer de cette approbation incommode ; il en vient enfin à la Politique comme à l'unique dénouëment d'une approbation ſi miſtérieuſe. Cela s'appelle ſavoir approfondir les choſes, & en trouver les véritables cauſes & les reſſorts les plus cachez !

MESME PAGE.

Jugez, Madame, ſi....Je juge, dit la Comteſſe, qu'il eſt tems d'aller ſouper.

Tranſition délicate pour paſſer de la converſation au ſouper, & finir ingénieuſement un Dialogue ! M. le Chevalier eſt aſſurément né pour ce genre d'écrire, & il n'a fait que ſuivre ſon étoile en l'embraſſant !

MESME PAGE.

J'ai entendu Mademoiſelle Ullot, *à* Gaillon, *ſans qu'elle m'ait perverti. Ainſi j'ai lieu d'eſpérer que je ne reviendrai jamais de mon éloignement de la Muſique Italienne.*

Cela eſt bien facheux pour l'Italie, qu'un homme d'un auſſi bon goût que vous ſoit ainſi broüillé avec la Muſique Italienne ! mais de déclarer encore que vous ne vous réconcilierez jamais avec elle, en vérité cela eſt aſſommant pour les Italiens !

On croiroit peut-être, que parce que M. le Chevalier n'eſt jamais ſorti de ſon pays, il ne ſait ce que c'eſt que la Mu-

ſique & les Opéra d'Italie qu'il entreprend de combattre ; mais non ; il a fait proviſion de toutes les connoiſſances néceſſaires pour ſon entrepriſe ; il a entendu Mademoiſelle *Ullot* à *Gaillon* ; & après cela, il peut bien entrer en lice !

MESME PAGE.

La voix de Mademoiſelle Ullot *eſt un des piéges le plus ſéduiſant & le plus flateur que puiſſe avoir la Muſique Italienne.*

Pour celui-là oüi, M. le Chevalier ; & quiconque ne trouvera pas la voix de cette Demoiſelle tres-douce, tres-flateuſe, & tres-touchante, mérite aſſurément d'avoir des oreilles de Midas !

MESME PAGE.

Lorſque j'entendis Mademoiſelle Ullot *à* Gaillon, *j'eus la force d'admirer ſort peu ce qu'elle chantoit.*

On ne ſauroit trop vous loüer, M. le Chevalier, d'avoir ſû gagner cela ſur vous ; le pas étoit gliſſant ; rien n'eſt plus facile que de ſe laiſſer échapper à l'admiration quand on entend de la Muſique Italienne ; & ſi vous l'aviez fait

c'eût été trahir la cauſe ; tout étoit perdu ; c'eſt dans ces occaſions qu'il faut faire uſage de l'empire qu'on a ſur ſoi-même ; il faut étouffer les ſentimens qui veulent paroître malgré qu'on en ait. Il vous en couta ſans doute alors quelques efforts ; mais vous en êtes bien payé par le plaiſir que vous avez d'être en droit dire à préſent, *j'eus la force, en cette occaſion, d'admirer fort peu la Muſique Italienne !*

PAGE 86.

Quand l'heure de ſe coucher approchoit, Monſieur le Comte du B. mon couſin étoit toujours impatient.

C'auroit été dommage, M. le Chevalier, qu'on n'eût pas ſû qu'un de Meſſieurs vos parens a de ces ſortes d'impatiences ; & le Public vous eſt bien obligé de la bonté que vous avez de l'en informer !

PAGE 87.

Laiſſant à de plus habiles gens que nous un examen moins gêné de la Muſique Italienne.

Il n'y a rien de plus juſte que cela; car puiſque vous qui êtes *le moins habile* vous êtes chargé de l'examen le plus difficile & *le plus gêné*, il faut bien que ce ſoit à ceux qui ſont *plus habiles* que vous à faire l'examen *le moins gêné* & le plus facile ; cela eſt dans l'ordre ; & *on ne peut pas mieux départir ces deux* ſortes d'examens, que vous le faites!

Au reſte je ne vois pas que vous vous gêniez grandement dans cet examen ; il me ſemble, au contraire, que vous y parlez aſſez librement & aſſez familiérement de tous vos appétits & de toutes vos petites envies à Madame la Comteſſe du B. votre couſine.

PAGE 88.

Ce n'eſt pas une merveille que les bons Compoſiteurs de Muſique ſoient plus rares en France qu'en Italie.

Fort bien, M. le Chevalier ; on ne peut pas mieux parler ! *Ce n'eſt point une merveille que les bons Compoſiteurs ſoient plus rares en France qu'en Italie.* Il n'y a rien que de tres-naturel en cela, comme je l'ai fait voir dans le *Parallele* d'un bout à l'autre, car je n'ai point prétendu

du y montrer autre choſe, ſinon, *que les bons Compoſiteurs*, & par conſéquent la bonne Muſique, *étoient plus rares en France qu'en Italie.*

Vous voyez donc bien préſentement que dans le fond vous penſez la même choſe que moi touchant les Italiens & les François en ce qui regarde la Muſique ; & que, quoique vous ayez été porté à écrire contre le *Parallele* par une impulſion de votre mauvais Génie dont vous n'avez pas été le maître, la force de la vérité vous a ramené malgré vous à mes ſentimens, avant même que vous en fuſſiez à la moitié du Livre que vous avez fait de deſſein formé pour les détruire. Il eſt aſſez beau de voir ainſi le Vrai victorieux du Faux échapper à un homme qui veut le combattre à travers même ſa Critique !

PAGE 89.

Les Muſiciens Italiens ſont au deſſus des Muſiciens François pour la variété & pour la fécondité.

Fort bien encore, M. le Chevalier; on ne peut pas mieux entrer dans les ſentimens de l'Auteur du *Parallele* ! On

voit bien que vous n'êtes pas de ces Critiques opiniâtres qui ne ſauroient jamais revenir à la vérité quand ils ont une fois entrepris de la combattre. Votre mauvais Génie a bien pû vous forcer, malgré vous, à commencer un Livre contre les Muſiciens & la Muſique d'Italie ; mais votre raiſon a bien tôt ſû prendre le deſſus. Vous avez déja reconnu qu'il y avoit *un plus grand nombre de bons Compoſiteurs de Muſique en Italie, qu'en France.* Vous reconnoiſſez encore ici que les Muſiciens Italiens ſont au deſſus des Muſiciens François, *pour la variété & pour la fécondité* : C'eſt preſque tout ce qu'il y a d'eſſentiel & de capital en faveur de l'Italie dans le *Parallele.* Je ne ſaurois donc que vous féliciter de vous voir ainſi rentrer dans le bon chemin ; & pour peu que vous vous ſoutenies dans les bons ſentimens que vous reprenez, je ne deſeſpére pas de vous voir tout à fait converti avant que vous en ſoyez à la fin de votre Livre : Mais garre le mauvais Génie, il vous tentera encore plus d'une fois !

MESME PAGE.

La bizarrerie & la ſcience ſeule font ſouvent la Muſique des Italiens.

Voilà la ſcience bien appariée ! *La bizarrerie & la ſcience !* C'eſt aſſurément votre mauvais Génie, M. le Chevalier, qui fait, malgré vous, ces aſſortimens bizarres & monſtrueux ; & votre raiſon n'y a nulle part !

MESME PAGE.

Les Pièces des Muſiciens Italiens ſont des accords ſavans & recherchez, & rien autre choſe.

Oh je ne m'étonne plus de ce que vous dites, *lorſque j'entendis Mademoiſelle* Ullot *à* Gaillon, *j'eus la force d'admirer fort peu ce qu'elle chantoit !* Si Mademoiſelle Ullot ne vous a fait entendre, à Gaillon, que *des accords ſavans & recherchez, & rien autre choſe*, il ne vous a pas été bien difficile d'admirer fort peu ce qu'elle chantoit, & il n'y a pas là beaucoup de quoi vous vanter de votre force !

MESME PAGE.

L'Auteur du Parallele *ſemble loüer la fécondité de Lulli.*

Voyons un peu s'il eſt bien vrai que je ne faſſe que *ſembler* loüer la fécondité de Lulli. Voici ce que j'en dis dans le *Parallele*, page 62.

Nous admirons, tous les jours, la fécondité du génie de Lulli dans la compoſition du grand nombre de beaux Airs tous différens qu'il a faits ; jamais aucun Muſicien n'a paru en France avec tant de talent pour la Muſique ; il n'y a perſonne qui n'en convienne ; & peut-être que tous les ſiécles enſemble ne produiront jamais un homme capable de le remplacer.

Voilà ce que j'ai dit du génie & du mérite de Lulli. Je croyois l'avoir loüé juſqu'au vif : Cependant vous trouvez, M. le Chevalier, que je n'ai fait que l'éfleurer. Pour moi je vous proteſte que, vû ce grand goût que vous vous vantez d'avoir pour la ſimple vérité, j'aurois cru que vous m'euſſiez bien plutôt accuſé ici d'exagération, que de réticence. A l'endroit le plus fortement exprimé de tout le *Parallele* vous me repro-

chez de ne faire que *ſembler* dire les choſes ; il faut bien qu'aux endroits moins fortement exprimez vous m'accuſiez auſſi d'exagerer à outrance ; cela eſt dans l'ordre. Ce n'eſt pas que vous ſoyez difficile à contenter ; point du tout : mais c'eſt que dans le fond je n'ai pas l'adreſſe de ſavoir prendre dans mes expreſſions un certain tempérament entre la force & la foibleſſe ſi bien accommodé aux idées que vous avez des choſes, que vous n'y puiſſiez trouver abſolument rien à redire.

PAGE 90.

Lulli avoit tellement perdu le goût Italien, qu'il ne vouloit ou ne pouvoit plus faire de Doubles, faiſant faire par Lambert ceux dont il avoit beſoin. Il s'étoit donc revêtu du goût François.

Voilà tant de mépriſes entaſſées dans ce peu de mots, que le deſſein de les mettre toutes dans leur jour me fait ſuer par avance.

1°, M. le Chevalier, vous venez de dire, tout à l'heure, que les *Piéces de Muſique Italiennes ne ſont que des accords ſavans, & rien autre choſe.* Le Public pour

qui vous écrivez eſt-il donc, à votre avis, aſſez grue pour croire ſur votre parole que ces Piéces ne ſont rien autre choſe *que des accords ſavans*, & que cependant il y a des *Doubles ?*

2°. N'ayant jamais entendu d'autre Muſique Italienne, que celle que vous avez entendue à *Gaillon*, & n'ayant jamais vû que des Opéra Italiens en idée tels que ceux de *Corelli* qui ſont certainement dans les eſpaces imaginaires, où eſt votre bon ſens de vous hazarder à décider en quoi conſiſte le goût de la Muſique Italienne ? Voyez un peu à quoi vous vous êtes expoſé par là ! Vous faites conſiſter le goût Italien dans les Doubles ; & je vous défie de trouver un ſeul Double dans tous les Opéra & dans toutes les Cantates qui ont jamais été faites en Italie, ſi ce n'eſt dans quelques menuets & autres ſemblables petites Piéces que les Italiens font quelquefois dans le goût & dans la maniére Françoiſe.

3°. Etant né François comme vous l'êtes, & ayant toute votre vie entendu chanter des Chanſons de Lambert, de Camus, de Dambruis, de Bacilly, & de tant d'autres, pouvez-vous en conſcience nier que les Doubles ne ſoient

du génie & du goût François en matiére de Muſique ? N'eſt-ce pas par ſes Doubles, que Lambert s'eſt acquis une ſi grande réputation ? Y a-t'il une jolie Chanſon en France à laquelle on ne faſſe auſſi-tôt un Double ſi l'Auteur n'y en a pas fait lui-même ? Il ſeroit ridicule de le vouloir prouver ; il n'y a point de François qui ne le ſache : Or, cela ſuppoſé, voyez un peu dans quel labyrinthe d'abſurditez vous vous êtes ici jetté !

4°. *Lulli*, dites-vous, *avoit tellement perdu le goût Italien, qu'il ne vouloit ou ne pouvoit plus faire de Doubles.*

S'il avoit entiérement perdu le goût Italien qui, ſelon vous, conſiſte à faire des Doubles, il doit demeurer pour conſtant, ſelon vous, qu'il n'en pouvoit plus faire. Pourquoi donc dites-vous que c'eſt qu'il n'en *vouloit* plus faire ?

Vous répondrez que vous dites qu'*il n'en vouloit ou n'en pouvoit* plus faire ; mais n'eſt-ce pas là un entortillement qui fait voir que vous ne ſavez où vous en êtes ? Car ſi effectivement il n'en pouvoit plus faire, il eſt ridicule de dire qu'il n'en faiſoit point, parce qu'il n'en *vouloit* pas faire.

5°. Vous ajoutez que Lulli ne pouvant plus faire de Doubles parce qu'il avoit entiérement perdu le goût Italien, les faiſoit faire par Lambert ; *faiſant faire par Lambert les Doubles dont il avoit beſoin.*

Pour ce coup-ci, M. le Chevalier, il faut que vous nous preniez tous pour des Cruches ; car ſi Lulli ne pouvoit plus faire de Doubles parce qu'il avoit perdu le goût Italien & qu'il s'étoit revêtu du goût François, pourquoi donc a-t'il recours à un François pour faire faire ceux dont il a beſoin ? Lambert n'étoit-il pas un François ? C'eſt donc comme ſi vous diſiez, *Lulli s'étoit tellement revêtu du goût François*, que ne pouvant plus faire de Doubles, *il les faiſoit faire par un François.* Je ne penſe pas qu'on puiſſe ſe contredire d'une maniére plus abſurde.

6°. Vous concluez, de tout ceci, que Lulli s'étoit revétu du goût François. *Lulli*, dites-vous, *s'étoit donc revêtu du goût François.* Pour voir la juſteſſe de cette conſéquence, il eſt bon de mettre l'argument en forme ; le voici.

Du tems que Lulli n'avoit point encore perdu le goût Italien, il faiſoit des Dou-

bles comme Lambert & les autres Muſiciens François ;

Mais enfin il ne peut plus faire de Doubles.

Donc alors il s'étoit revêtu du goût François.

Ce ſeroit affoiblir le ridicule de ce raiſonnement que de s'arrêter plus lontems à le montrer.

7°. Les Doubles étant inconteſtablement du génie & du goût de la Muſique Françoiſe, où eſt encore votre bon ſens de dire, comme vous le faites page 14, *les Doubles ne ſont que des beautez fauſſes qui ne charment que des Muſiciens gâtez ?* Eſt-ce de cette maniére que vous prétendez défendre la Muſique Françoiſe dont vous vous êtes déclaré le Chevalier ?

De plus, à quoi penſiez-vous de dire ici que Lulli faiſoit faire par Lambert les Doubles *dont il avoit beſoin* ? Qu'avoit-il beſoin de Doubles ſi *les Doubles ne ſont que des beautez fauſſes qui ne charment que des Muſiciens gâtez ?* Ne pouvoit-il pas bien s'en paſſer ?

8°. A quoi penſiez-vous encore de dire, comme vous avez fait page 13. de votre Livre, que Lulli n'avoit *ni goût ni talent pour les Doubles ?*

Si Lulli n'avoit point de goût pour les Doubles dans votre 13 page, comment pouvez-vous dire ici, page 90, qu'il a perdu ce goût ? Peut-il perdre un goût qu'il n'eut jamais ?

Et s'il n'eut non plus jamais de talent pour les Doubles, comme vous l'avez dit dans cette même page 13, comment pouvez-vous dire ici qu'*il n'en vouloit point faire ?* Quand un homme n'a nul talent pour une choſe, dépend-il de lui de la faire ou de ne la pas faire ? Y a-t'il quelque exemple d'une pareille complication de contradictions dans aucun Livre du monde en quelque Langue qu'il ſoit écrit ?

Qu'on juge préſentement ſi j'ai eu tort de dire que le grand nombre de mépriſes que vous me donniez à débroüiller dans ces 5 petites lignes de votre page 90, me faiſoit ſuer d'avance ? mais nous ne ſommes pas encore au bout, & nous en allons voir bien d'autres.

PAGE 91.

Quand l'Auteur du Parallele dit que Lulli a paſſé tous nos Maîtres, même dans le goût François ; *c'eſt, Madame,*

comme ſi l'on diſoit que vous êtes aimable même en femme.

On ne peut rien dire de plus joli, M. le Chevalier ; mais c'eſt le ſort de preſque toutes les jolies choſes, d'être appuyées ſur le faux : Pour défendre celle-ci vous allez tomber dans bien des mépriſes ; & plus elle fait d'honneur à votre eſprit, plus il en va couter à votre jugement. Il faut pourtant avoüer qu'il ne ſeroit beſoin que d'une ſeule choſe pour l'entiére juſteſſe de votre comparaiſon ; c'eſt que Lulli fût né en France ; car s'il étoit né François, il n'y auroit rien de plus juſte que de dire à Madame comme vous faites, *Quand l'Auteur du Parallele dit* que Lulli, c'eſt à dire un François, a paſſé tous nos Maîtres même dans le goût François ; *c'eſt, Madame, comme ſi l'on diſoit que vous êtes aimable même en femme* : mais par malheur pour votre jolie comparaiſon, Lulli étoit un Italien né à Florence ; & ceux qui vous ont dit que Florence étoit une Ville de France ont abuſé de vôtre ſimplicité. M. le Comte du B. votre couſin qui ſait un peu mieux la Géographie que vous, vous en avertit preſqu'auſſi-tôt que vous avez lâché la parole : mais vous auriez

grand tort de vous dédire ayant d'auſſi bonnes raiſons que vous en avez pour défendre ce que vous avez avancé. C'eſt aſſurément ici un des endroits les plus réjoüiſſans de votre Livre ; & je me trompe fort, ou les raiſons par leſquelles vous vous êtes mis en tête de perſuader que Lulli n'étoit point un Italien, vont divertir le Lecteur ; n'en perdons pas une.

MESME PAGE.

Eh, mon ami, Lulli eſt venu en France dans un ſi bas âge, qu'on ne peut le regarder comme un étranger.

Si on ne peut le regarder comme un étranger, pourquoi donc le traitez-vous vous même d'Italien page 12. de vôtre Livre où vous dites, *Lulli, tout Italien qu'il étoit, ſe ſert rarement de roulemens?* C'eſt que, pour prouver ce que vous diſiez en cet endroit, il falloit que Lulli fût un Italien & un étranger ; & que, pour prouver maintenant ce que vous venez d'avancer, il faudroit qu'il ne fût ni Italien, ni étranger ; cela eſt clair. Vous avez cela de bon, M. le Chevalier, que vous ne vous embarraſſez point du tout des contradictions pourvu que

vous puiſſiez vous tirer d'affaire !

De plus, comment pouvez-vous dire ici que *Lulli eſt venu en France dans un ſi bas âge, qu'on ne peut le regarder comun Italien*, venant de dire à la page qui précéde immédiatement celle-ci, c'eſt à dire à la page 90, que quand Lulli ſe mit à faire nos Opéra, *il avoit tellement perdu le goût Italien, qu'il ne pouvoit plus y faire de Doubles ?* Il faut donc bien que Lulli eût eu d'abord ce goût Italien, pour le pouvoir perdre enſuite ! Il n'étoit donc pas venu en France dans un ſi bas âge, qu'on ne pût le regarder comme un Italien, & par conſéquent comme un étranger ?

Enfin ſi *Lulli eſt venu en France dans un ſi bas âge*, comment pouvez-vous dire page 158, que *Lulli arrivant en France redonna aux Airs de* Boiſſet *leur réputation qui tomboit ?* Un enfant en bas âge tel que vous ſuppoſez ici Lulli aura-t'il été capable de redonner en France la réputation au vieux *Boiſſet* dont on étoit dégoûté ; & de faire revenir toute une nation comme celle des François à l'eſtime des Airs qu'elle avoit abandonnez & mépriſez ?

MESME PAGE.

A proprement parler Lulli n'a point eu de Patrie.

Vraiement c'eſt un plaiſant trou que l'Italie pour luy donner le nom de Patrie ! mais ſi Lulli n'a point eu de Patrie, pourquoi donc dites-vous, page 158. de votre Livre, *Lulli ſe ſeroit diſtingué d'une maniére plus utile pour ſa Patrie ?*

PAGE 92.

Que m'importe que Lulli ait été François ou Italien ?

Vous avez raiſon ; cela ne vous fait ni bien ni mal à vous ; & cela ne regarde que votre Comparaiſon dont vous vous ſouciez apparemment fort peu. Hé bien puiſqu'il ne vous importe point qu'il ſoit François ou Italien, faiſons-le donc Italien, & voyons quel ſens aura votre Comparaiſon de cette maniére ; la voici.

Quand l'Auteur du Parallele dit qu'un Italien a paſſé les François même dans le goût François, *c'eſt comme ſi l'on diſoit à une femme qu'elle eſt aimable même en femme.*

Il en coute quelquefois au bon ſens, M. le Chevalier, pour les jolies choſes qu'on veut dire ! voyez un peu, préſentement que vous êtes de ſang froid, dans combien de mépriſes vous êtes tombé pour n'avoir pas voulu convenir de bonne foi que vous vous étiez trompé lorſque vous avez inconſidérément avancé que Lulli n'étoit pas un Italien,

Sommé de prouver cette chimére vous avez dit, *Lulli eſt venu en France dans un ſi bas âge, qu'on ne peut le regarder comme un Italien ;*

Preſſé de plus près vous avez été obligé de dire, *à proprement parler Lulli n'a point eu de Patrie ;*

Enfin vous voilà reduit à dire, *Que m'importe que Lulli ſoit François ou Italien ?*

Hé bien, ſi cela ne vous importe point, ayez donc pour agréable de vouloir bien ſouffrir que, ſous votre bon plaiſir, nous puiſſions dire qu'un homme né à Florence eſt Italien.

MESME PAGE.

Si les Muſiciens Italiens étoient élevez & inſtruits chez nous, ils pourroient bien réuſſir.

Cela eſt trop obligeant, M. le Chevalier.

PAGE 93.

Ne faites pas à Rebel *l'affront de croire que ſes Sonates brillaſſent en Italie.*

Vraiement on s'en donnera bien de garde ! Il ſeroit perdu d'honneur pour jamais s'il avoit fait quelque Ouvrage qui pût plaire à des Peuples auſſi bêtes & auſſi ſots que ceux d'Italie !

PAGE 94.

La France ſe ſouvient toujours des Airs de Lambert... On ne s'ennuira point de les chanter, on ne les oublira jamais.

Voilà, M. le Chevalier, comme un bon François doit parler de la France: Mais comment accorder cette conſtance éternelle que vous donnez ici aux François, avec la plus volage de toutes les inconſtances que vous leurs reprochez pages 45 & 46 de votre Livre où vous dites, *Qu'on apporte aux François de la Muſique Japponnoiſe, je vous répons que la nouveauté la leur fera d'abord trouver charmante... Tel eſt le génie des François; nous avons beau être bien, nous ne ſaurions*

rions nous y tenir, & le plaiſir du changement nous paye de reſte de ce que nous pouvons perdre au change? Voilà donc les François ridiculement inconſtans page 45 de votre Livre, & ſouverainement conſtans page 94 : & ce qu'il y a de meilleur, c'eſt qu'en loüant leur conſtance, vous ne laiſſez pas de juſtifier leur inconſtance, puiſque vous dites, *Et le plaiſir du changement nous paye de reſte de ce que nous pouvons perdre au change!*

PAGE 96.

J'ai oui dire à d'habiles gens que les déciſions générales marquent peu de diſcernement.

Pourquoi donc en avez-vous rempli votre Livre? Car vous y dites d'une maniére générale & ſans aucune reſtriction,

Les Opéra des Italiens ſont ſans bon ſens & inſupportables à ceux qui en ont, page 9.

Tous les roulemens & tous les paſſages ſont des agrémens peu naturels, page 12.

Les Chanteurs Italiens prononcent mal. Ils ſerrent tous les dents, page 14.

C'eſt un défaut naturel à tous les Chanteurs du monde, de bien ouvrir la bouche, page 15.

Il n'y a qu'en France où l'on ſache ouvrir comme il faut la bouche en chantant, même page.

Tous les Peuples ſans exception manquent en cela, même page.

La Poëſie des Italiens eſt toute remplie d'Eliſions, même page.

Si cela étoit bon à quelque choſe, je ferois un plus long détail de vos déciſions générales ; il n'y auroit qu'à parcourir le reſte de votre Livre ; s'il n'y en a pas à toutes les pages, il s'en trouve auſſi quelques-unes où l'on en compte juſqu'à 4 ; de ſorte qu'y en ayant bien pour le moins autant que de pages, on peut dire ſans exagération que vôtre Livre en eſt tout rempli : Cependant vous dites ici, *J'ai ouï dire à d'habiles gens que les déciſions générales marquent peu de diſcernement* ; c'eſt donc afin de paſſer pour un homme ſans diſcernement, que vous en avez ainſi rempli vôtre Livre !

PAGE 97.

Pluſieurs Opéra ont tombé bien vîte dans nos Provinces où l'on les habille moins magnifiquement.

Des Opéra *ont tombé*.

Habiller des Opéra,

Façons de parler un peu haſardées, mais qui ſont ſi belles, qu'elles ne peuvent manquer d'être adoptées par l'uſage !

PAGE 99.

Sur des paroles d'ordinaire mal liées, & quelquefois plates ou rudes, eſt-il équitable d'exiger une Muſique auſſi harmonieuſe & c? Voilà en quoi les Maîtres Italiens d'aujourd'hui ont une avance bien utile ſur les nôtres.

Les Maîtres Italiens ont *une avance bien utile* ſur les nôtres !

Pous peu qu'on ſache parler Suiſſe, on entendra bien que cela veut dire en François : Les Maîtres Italiens ont *un avantage fort conſidérable* ſur les nôtres ; ainſi ne nous arrêtons pas aux expreſſions ; M. le Chevalier tient cette ſorte d'exactitude fort au deſſous de lui ; c'eſt du Raiſonnement qu'il fait ſon fort ; voyons donc celui qu'il fait en cet endroit pour prouver que les Maîtres de Muſique d'Italie ont *une avance bien utile* ſur les Maîtres de Muſique de France, du côté des Piéces de Théâtre ſur les paroles deſquelles il font la Muſique.

de leurs Opéra. Voici ſon argument en forme.

Les paroles des Opéra François ſont d'ordinaire mal liées, & quelquefois plates ou rudes, page 99.

Les Opéra Italiens ſont de pitoyables Rapſodies, ſans liaiſon, ſans ſuite, ſans intrigues, ſans bon ſens, & inſupportables à ceux qui en ont, page 9.

Donc les Maîtres de Muſique Italiens ont une avance bien utile *ſur les Maîtres de Muſique François, du côté des paroles ſur leſquelles ils font la Muſique de leurs Opéra.*

On ne doit plus s'étonner après cela du mépris dédaigneux que M. le Chevalier a pour la Grammaire : Quand on eſt auſſi fort ſur le Raiſonnement, on eſt en droit de tenir au deſſous de ſoi l'exactitude & le ſoin des expreſſions.

PAGE 100.

Le Compoſiteur ne donne pas aux Auditeurs des accords tout leur ſaoul.

Tout leur ſaoul ; maniére de parler naturelle !

MESME PAGE.

N'eſt-ce pas là railler & critiquer modeſtement, dit la Comteſſe?

Petit coup d'encenſoir bien ménagé que M. le Chevalier ſe donne à lui-même ſi doucement par la bouche de ſa Couſine, qu'il n'effleure ſeulement pas la modeſtie!

MESME PAGE.

Louanges qui ne s'attirent ni créance, ni réponſe.

Façon de parler qui n'eſt peut-être pas de la derniére exactitude, mais qui en récompenſe eſt fort conciſe & fort éloignée du verbiage des grands diſcoureurs!

PAGE 101.

Notre Récitatif eſt un juſte milieu entre le parler ordinaire, & l'Art de la Muſique.

On ne peut pas aſſigner un milieu avec plus de juſteſſe! *Le parler & l'Art de la Muſique*; voilà deux Extremitez tres bien trouvées; & l'on ne ſauroit avoir

des idées plus nettes que M. le Chevalier en a des choſes dont il parle !

PAGE 103.

Fort bien, Madame, dit le Chevalier en battant un peu des mains.

Madame vient de régaler M. le Chevalier d'un petit coup d'encenſoir : M. le Chevalier qui ſait rendre honnêteté pour honnêteté, applaudit à Madame *en battant un peu des mains* ; il n'y a rien de plus joli que cela !

Au reſte je ne vois point d'Auteur qui doive être plus content du ſuccès de ſon Ouvrage, que M. le Chevalier. On l'encenſe ſur tout ce qu'il dit ; on le cajole ; on bat des mains. Quel délice de goûter, comme lui, la chatouillante ſatisfaction de ſe voir applaudi à chaque belle penſée ! Avoüez, Monſieur le Chevalier qu'il y a bien du plaiſir à écrire !

PAGE 104.

Les Italiens s'obſtinent toujours à faire durer leur Récitatif des heures entieres.

Sur ce pied là, il n'y a point d'Opéra en Italie, qui ne doive durer au moins

dix jours, en comptant autant de tems pour les Airs, que vous en mettez pour chaque morceau de Récitatif. Vous ne voudriez pas, M. le Chevalier, que prenant cet endroit à la lettre, on crût que vous puſſiez tomber dans une mépriſe de cette force ; & vous prétendez ſans doute qu'on vous le paſſe comme une éxagération, figure de Réthorique dont il eſt permis à chacun de ſe ſervir : Mais l'éxagération ſeroit un peu violente, de dire qu'un Opéra de 5 ou 6 heures dure dix jours entiers : Et il faudroit que vous euſſiez bien perdu ce grand goût que vous avez pour la ſimple vérité & qui vous rend tellement ennemi des éxagérations que vous ne pouvez ſouffrir même celles qui vous ſont les plus favorables, comme vous l'aſſurez ſi bien à tout le monde page 10 de votre Livre.

PAGE 105.

La néceſſité du Récitatif que vous avez ſi bien montrée.

Encore un petit coup d'encenſoir que M. le Chevalier ſe donne à lui-même, mais c'eſt ſans bleſſer en aucune maniére la modeſtie ; car quand le mérite d'un

homme eſt parvenu juſqu'à un certain degré, il eſt conſtant qu'il peut ſe loüer lui-même ſans vanité.

MESME PAGE.

Le goût & le talent des Italiens eſt de toujours jouer, & de toujours badiner.

Oh, je ne m'étonne plus, M. le Chevalier, ſi vous haïſſez tant les Italiens! Leur badinage éternel doit furieuſement choquer un perſonnage auſſi grave que vous!

MESME PAGE.

Les Italiens ſont enyvrez de leurs agrémens ... Ils ſont incapables d'arrêter leurs excès ... Tous les endroits ſérieux & qui demandent de la gravité ſont hors de leur portée : Ils ne ſavent ce que c'eſt.

Je pourrois vous citer la belle Plainte de *Scarlati* qui commence par ces paroles, *Povero afflitto Cor, come à tanto dolor tu duri ancora &c!* Celle de *Buononcini* ſur ces paroles, *Ah nò, che non ſi more per duolo è per amore &c!* & tant d'autres dont les expreſſions douloureuſes & gémiſſantes percent le cœur, & ſont par conſéquent bien au de-là de

ſérieux

ſérieux & de la *gravité* dont vous dites que les Italiens ſont incapables, puiſqu'elles vont juſqu'à la Triſteſſe & à la Douleur : Mais à quoi ſerviroit-il d'apporter des exemples & des raiſons à un homme comme vous, M. le Chevalier, ſi ulcéré contre les Italiens, que dans le tems même que vous les traitez de gens *aveugles, yvres, & emportez juſqu'à l'excès*, vous êtes vous même ſi aveuglé par votre paſſion contre eux, que vous ne voyez pas que vous leur diſputez ici une choſe que vous leur avez accordée dès le commencement de votre Livre où vous convenez même qu'ils ſurpaſſent les François dans les Piéces qui demandent le plus ce *ſérieux* & cette *gravité* dont vous dites ici qu'ils ſont incapables ; c'eſt à la page 59 ; voici vos propres paroles. *Les Muſiciens Italiens ont des ſommeils plus étudiez, & plus chargez de tons peſans & engourdis, que les nôtres* : Et à préſent vous venez dire qu'*ils ne ſavent que jouer & badiner* ; & que *tous les endroits ſérieux & qui demandent de la gravité ſont hors de leur portée*, & qu'*ils ne ſavent ce que c'eſt* ! Oh, M. le Chevalier, il ne faut pas ſe laiſſer aveugler ainſi par la paſſion juſqu'à en perdre la mémoire, & ſe contredire !

PAGE 107.

Nos Simphonies, *dit l'Auteur du Parallele*, ſont ſouvent fort ſéches & fort ennuyeuſes. *Nouvelle exagération* !

Pour celui-là, M. le Chevalier, vous me mettez un peu trop à l'étroit pendant que vous prenez, de votre côté, toutes vos aiſes ſans aucun ſcrupule ! Quoi vous pourez, ſans exagérer, avancer les propoſitions les plus générales & les plus abſolues telles, par exemple, que celle de votre page 15. où vous dites, *Tous les Peuples de la Terre ſans exception manquent en cela* : Et moi je ne pourrai pas faire une propoſition particuliére, & même modifiée, ſans être coupable d'exagération ! Si cela eſt, vous avez de grands priviléges pour écrire, & je ne m'étonne plus que vous vous ſoyez fait Auteur. On ne peut donc pas dire qu'une choſe arrive *ſouvent*, ſans exagérer ! Pourquoi donc avez-vous ſi malheureuſement commencé votre Livre par cette même exagération ? Car vous le commencez par ces mots. *On a ſouvent beſoin de s'amuſer &c.* Il faut que vous ayez l'eſprit bien diſtrait pour critiquer

toujours les fautes dans leſquelles vous tombez vous-même le plus lourdement, & pour m'en ſuppoſer ici une qui ſe trouve juſtement à la premiére ligne de votre Livre !

PAGE 108.

Mais enfin, Tant pis pour le Roi.

Eh, M. le Chevalier, que vous a donc fait le Roi pour le traiter de la ſorte ? La paſſion loüable que vous avez pour le Roi *Guillaume* a fait excuſer votre petite échapée envers le Roi *Jacques* ſon compétiteur, car on n'eſt pas toujours maître de ſes paſſions ; mais que le contre-coup de vos échapées envers le Roi *Jacques* aille juſqu'au ROY notre maître, oh c'eſt étendre un peu trop loin les effets de la belle inclination que vous avez pour le Roi *Guillaume* ! M. le Chevalier, M. le Chevalier, il n'y a point de colére ſi noble dont l'emportement puiſſe faire excuſer un ſujet qui, en parlant de ſon Souverain, s'échape juſqu'à dire *Tant pis pour le Roi !* Les Géans & les Enchanteurs avoient beau exciter le courroux du fameux Chevalier de la Manche, jamais on ne lui vit oublier ce qu'il

devoit à ſon Prince dans les emportemens mêmes où il ſembloit aller juſqu'à la fureur ; & lorſqu'il fait l'énumération des devoirs d'un bon Chevalier, *il doit*, dit-il, *ſervir premiérement Dieu, & après cela ſon Roi !*

PAGE 109.

Les voix des Caſtrati *d'Italie ſont ſi fortes, qu'elles deviennent, par-là, incapables d'un grand rôle.*

Voyez un peu ce que fait le Climat ! Les voix les plus fortes qu'on employe aux grand rôles en France ne ſauroient ſoutenir ces rôles en Italie ; ce ſont les voix les plus foibles qui y ſont les plus propres ! On apprend de belles choſes en voyageant ! Mais il eſt incomparablement plus beau de découvrir ces belles choſes par la raiſon, ſans ſortir de chez ſoi, comme a fait M. le Chevalier ; car voici comment, par la ſeule force du raiſonnement, il a découvert que les voix fortes ſont moins capables de ſoutenir un grand rôle en Italie, que les voix foibles,

MESME PAGE.

Les voix fortes, à la longue, bleſſent les oreilles.

Rien de plus naturel que cela, M. le Chevalier ; car les voix fortes, à la longue, c'eſt à dire à force de chanter, s'affoibliſſent ; & les voix foibles bleſſent bien plus les oreilles, que les voix fortes !

MESME PAGE.

Les voix fortes ne ſauroient guéres ſoutenir le Récitatif, qui eſt une Pſalmodie trop baſſe pour elles.

Qui eſt-ce qui pourroit être aſſez déraiſonnable pour vouloir qu'une voix forte ſoutînt le Récitatif ? C'eſt aux voix foibles à avoir la force de le ſoutenir !

MESME PAGE.

Le Duc de Medina-Celi *Vicerοi de Naples fit jouer un Opéra dont il retiroit les profits. L'argent qu'on donnoit à la porte étoit pour lui, & il y gagna beaucoup.*

Croyez-moi, M. le Chevalier, la magnificence & le déſintéreſſement du Duc

de *Medina-Celi* & des autres Grands d'Eſpagne ſont des choſes trop connues pour vous imaginer que, ſur votre parole, on aille les croire capables d'un trafic ſi ſordide ; & leur réputation eſt trop bien établie pour vous mettre en tête que vous pourrez les déshonorer par une hiſtoriette auſſi-peu vrai-ſemblable que celle que vous racontez ici. Comme vous n'avez jamais été à Naples, vous ne pouvez ſavoir ce petit Conte que par oüi-dire. Eh ne vous faites-vous donc aucun ſcrupule de déshonorer un Grand d'Eſpagne ſur un oüi-dire ? Je ſuis ſeûr qu'un *Auſtrichien* même, pour peu qu'il fût honnête homme, ne voudroit pas le faire : Et les bons François ne doivent-ils point, dans la conjoncture préſente, avoir du moins autant de ménagement pour les Eſpagnols, que les plus grands ennemis mêmes de la Monarchie d'Eſpagne ?

PAGE 112.

Quand les voix des Amoureux ſont ſi en faucet, outre que cela devient aigre aux oreilles, cela a encore le défaut d'être trop Damoiſeau.

Voilà ce qui s'appelle un petit morceau bien travaillé ! Il faut demeurer d'accord que les expreſſions de M. le Chevalier ont, dans leur air ſuranné, je ne ſai quoi de majeſtueux qu'on ne trouve point dans tous ces colifichets de mots nouveaux & de façons de parler du prétendu bel uſage dont certains Auteurs précieux ſe font une eſpéce de jargon à la mode ! Que la cauſe des Muſiciens François eſt tombée en bonne main ! Quel bonheur pour eux d'être défendus par une ſi ſavante & ſi belle plume !

PAGE 113.

De ſorte que ces voix tres-hautes ne ſont pas abſolument néceſſaires, que nous n'en manquons point, & que celles des Italiens, paſſant la juſte meſure de haut, elles ſont moins propres que qui que ce ſoit aux grands rôles, comme je vous l'ai montré par l'exemple de l'Opéra de Céſar & Pompée. Ce qui détruit, en un mot, l'enchantement des Caſtrati *dans les perſonnages d'Amant.*

Voilà certainement, M. le Chevalier, le morceau de tout votre Livre où vous vous êtes le plus ſurpaſſé en force pour

le raiſonnement, & en élévation pour le ſtile ! Il n'y a qu'à en faire l'Analyſe pour montrer que c'eſt du Sublime dans toutes les formes.

De ſorte que ces voix tres-hautes ne ſont pas abſolument néceſſaires, que nous n'en manquons point.

On comprend bien, par exemple, que vous voulez dire, en cet endroit, que nous ne manquons point de ces voix de *Caſtrati* que vous appellez *des voix tres hautes* ; mais on ne conçoit pas ſi aiſément comment vous pouvez dire, ici, que nous ne manquons point de *Caſtrati*, après avoir dit, page 107. c'eſt à dire ſeulement 5 pages plus haut, *Non vraiement nous n'en avons pas un ſeul !*

Ces voix paſſant la juſte meſure de haut.

Elégante obſcurité qu'il faut bien ſe donner de garde de confondre avec ce qu'on appelle galimathias !

Ces voix ſont moins propres que qui que ce ſoit.

Faute de Grammaire qui fait bien voir que cet endroit eſt véritablement du Sublime, car ſi M. le Chevalier n'étoit dans cette élévation du haut de laquelle on ne peut plus voir des choſes auſſi baſ-

ſes que ſont les régles de la Grammaire, il n'auroit garde de faire ces ſortes de fautes ſachant auſſi bien la Langue Françoiſe qu'il la ſait !

Comme je l'ai montré par l'exemple de l'Opéra de Céſar & Pompée.

Effectivement, M. le Chevalier, on ne peut pas mieux le montrer, car quoique ce petit Conte ne vous ait pas tout à fait bien réüſſi à diffamer le Duc *de Medina-Celi*, il ne laiſſe pas de pouvoir être bon à autre choſe ; & plein de ſel & d'agrémens comme il eſt, il y a bien des gens qui le préféreroient à toutes ces preuves pleines de ſéchereſſe à qui on donne le faſtueux nom de démonſtrations Géométriques !

Ce qui détruit, en un mot, l'enchantement des Caſtrati *dans les perſonnages d'Amant.*

Cette deſtruction, en un mot, n'auroit-elle point plutôt elle-même l'air d'un Enchantement ? Et quant à la ſuite de ce galimathias qui reſſemble aſſez à un extrait de quelque grimoire, ſans preuves ni raiſonnemens, vous détruiſez ainſi un Enchantement en un mot, cette deſtruction ſoudaine & imprévuë ne ſemble t'elle pas l'effet d'une véritable opération magique ?

MESME PAGE.

Dès que les perſonnages ſont de quelque longueur, il eſt ſi impoſſible aux Caſtrati *de les jouer, qu'on eſt obligé d'en charger des femmes traveſties exprès.*

Ayant à parler, comme vous y êtes obligé, d'un pays où vous n'avez point été, & à raconter des choſes que vous n'avez point vûës, il eſt bien fâcheux pour vous, M. le Chevalier, de rencontrer ſi mal en devinant, que vous diſiez preſque toujours juſtement tout le contraire de ce qui ſe pratique ! Car bien loin qu'*on ſoit obligé en Italie de charger des femmes traveſties des perſonnages des* Caſtrati *dès que ces perſonnages ſont de quelque longueur*, comme vous le dites ici, il y a des Villes en Italie, comme Rome, par exemple, où il eſt défendu à quelque femme que ce ſoit de monter ſur le Théatre, & où par conſéquent on eſt obligé de charger & l'on charge véritablement des *Caſtrati* traveſtis de tous les rôles de femme de quelque longueur qu'ils ſoient. N'eſt-ce pas avoir déja aſſez de malheur que d'être réduit à la néceſſité de deviner, comme vous l'é-

tes, ne pouvant pas faire autrement pour parler des choſes que vous ne ſavez point, ſans que la Fortune vous joue encore d'auſſi vilains tours que ceux de vous faire toujours rencontrer préciſément le contraire de la vérité !

PAGE 114.

L'Auteur du Parallele *n'a oſé cacher que les combats de nos baſſes & de nos hautes-Contre ſont une ſource inépuiſable d'agrémens.*

Ici M. le Chevalier inſinuë que *je voudrois bien cacher les véritez qui nous ſont favorables* : Et, aux pages 10, 95, & 96, il m'accuſe de *groſſir & d'éxagérer ces mêmes véritez qui nous ſont favorables !* Il eſt ſi naturellement porté à ſe contredire, qu'il le fait également dans ce qui eſt pour ou contre lui, dans les choſes eſſentielles comme dans les choſes indifférentes, & cela ſans y penſer & en ſe laiſſant ſeulement aller à la pente de ſon génie ; talent favorable pour un homme qui ſe deſtine à faire des Ouvrages de Critique ! Diſpoſition heureuſe qui montre bien qu'il eſt né pour redreſſer les Ecrivains qui s'égarent, pour réparer les

torts qui ſe font par les Livres, vanger les Nations outragées par les Auteurs, & devenir enfin le Don Quichotte de la République des Lettres !

PAGE 117.

M. Miſſon écrit qu'il alla à Ferrare à un Opéra dont la principale Actrice n'avoit que douze ou treize ans.

L'hiſtoriette que M. Miſſon fait de cet Opéra de Ferrare eſt peut-être plus véritable que le petit Conte de cet Opéra de Naples dont vous avez voulu faire croire que le Duc de *Medina-Celi* faiſoit trafic ; mais comme elle eſt encore moins vrai-ſemblable, pourquoi n'en pas rapporter, comme a fait M. Miſſon, certaines circonſtances qui peuvent lui donner quelque couleur ? Celle des Jéſuites, par exemple, eſt tout à fait propre pour cela. *A cet Opéra de Ferrare*, dit M. Miſſon, *toutes les premiéres Loges étoient pleines de Jéſuites.* Vous voyez, M. le Chevalier, que quand M. Miſſon fait des hiſtoriettes, il les raconte avec des circonſtances ſi naturelles, qu'on ne peut pas s'empêcher d'y ajouter foi : Mais de ſupprimer, comme vous faites, ces cir-

conſtances qui en ſont toute la vraiſemblance, en vérité c'eſt compter un peu trop ſur la crédulité des gens. Le monde eſt bien incrédule, M. le Chevalier !

PAGE 118.

La Maupin *eſt ſur le Théatre depuis* 10 *ans ; & il ne tiendra qu'à elle de chanter encore* 20 *ans.*

C'eſt ainſi que M. le Chevalier prétend prouver que les voix de femme durent des 30 années en France, comme font celles des *Caſtrati* en Italie ; & il n'eſt pas beſoin d'être grand Philoſophe pour pénétrer toute la force de ſa démonſtration ; il ne faut que ſavoir ſeulement combien font 10 & 20. La Maupin *a déja chanté dix ans.* La Maupin *chantera encore* 20 *ans.* 10 *&* 20 *font* 30. *Donc les voix de nos femmes durent auſſi bien* 30 *années ſur le Théatre, que celles des* Caſtrati *d'Italie.*

Voilà l'argument de M. le Chevalier en forme ; & l'on ne ſauroit nier que ce ne ſoit le raiſonnement du meilleur ſens qu'il ait encore fait ; car, pour les autres, on peut le condâner ſur le champ : Mais, pour celui-ci, il a 20 bonnes an-

nées devant lui, durant leſquelles on ne ſauroit lui faire ſon procès, à moins que d'en appeller de ſes prédictions & de lui conteſter le Don de Prophétie, ce qui ſeroit une pure chicane.

On vante tant l'induſtrie de ce Bouffon qui ſut attraper l'argent d'un Prince au ſinge duquel il s'engagea de montrer à jouer aux Echecs en 20 ans, comptant bien qu'avant ce terme l'un des trois mourroit : Mais déſormais ce ne ſera plus un exemple unique ; & M. le Chevalier doit partager, dans les ſiécles à venir, la gloire de ce galant homme, pour avoir le premier trouvé l'ingénieux expédient de prendre un terme de 20 années pour vérifier la preuve des choſes extraordinaires qu'on peut avancer dans un Livre.

PAGE 122.

Les déguiſemens de Caſtrati *en femmes ne ſont point honorables à l'Italie.*

Plaignez-vous-en au Pape qui défend aux femmes de monter ſur le Théatre à Rome, & qui permet aux *Caſtrati* de faire leurs rôles. Le Saint Pere croit avoir de bonnes raiſons pour cela ; mais el-

les ne valent peut-être pas les vôtres : On ne ſauroit du moins être mieux intentionné qu'il l'eſt. C'eſt dommage qu'avec de ſi bonnes intentions, il n'ait pas une bonne tête comme vous dans ſon Conſeil ; & je ne doute point qu'il ne changeât bien-tôt de conduite ſi un homme auſſi ſenſé que vous, ſans lui faire pourtant la leçon, lui parloit ſur cela comme il faut.

PAGE 123.

Que la Maupin *quitte quelquefois ſa coiffure & ſon évantail pour prendre un Caſque & une Lance ; il n'y a rien à dire. Ce ſont des occaſions favorables pour elle où ſon air Cavalier & ſa voix hardie & comique brillent mieux que dans les rôles ordinaires.*

Cela eſt trop juſte : Et une femme qui a ces talens peut même ſe déguiſer tout à fait en homme ſans aucun ſcrupule ; c'eſt une occaſion trop favorable de faire briller ſon air *cavalier* & ſa voix *hardie* pour qu'on y puiſſe trouver à redire ! Ainſi quand vous aurez converti le Pape, & que ſa Sainteté perſuadée par vos judicieuſes réfléxions que les dégui-

ſemens ſur le Théatre ſont *un vrai abus*; les aura défendus abſolument, vous aurez la bonté de lui demander une diſpenſe pour *la Maupin* en qui il n'y a rien à dire quand elle ſe déguiſeroit en homme, ce déguiſement étant *une occaſion favorable pour elle, où ſon air* cavalier & *ſa voix* hardie *brillent encore mieux que dans les rôles ordinaires.* D'ailleurs comme ſa voix eſt *unique* dans le monde, il peut bien y avoir une exception pour elle ſans que cela tire à conſéquence; & vous verrez, M. le Chevalier, que le Saint Pere en conviendra.

PAGE 124.

L'Auteur du Parallele eſt bien du pitoyable tems de nous parler encore de Dumeſnil *qui eſt mort.*

Mais, M. le Chevalier, vous êtes donc bien auſſi vous-même *du vieux tems* de nous parler, comme vous faites, de *Charpentier* qui eſt tout auſſi bien mort que *Dumeſnil* ! Vous me direz qu'il y a plus lontems que *Dumeſnil* eſt mort que *Charpentier*; mais auſſi n'y a-t'il point plus lontems que le *Parallele* eſt fait, que vos *Dialogues* ? Vous avez été plus de deux ans

ans à les faire ; vraiement *Dumeſnil* a eû, pendant cela, tout le tems de pourrir : mais eſt-ce ma faute s'il vous faut deux ans pour faire la Critique d'un Ecrit d'une demie heure de lecture ? & ſur quoi fondé, prétendez-vous que ce tems coure à mon préjudice ? Dois-je porter la peine de votre lenteur à faire des Livres ? Eh, M. le Chevalier, un peu d'équité !

MESME PAGE.

Il y a lontems que les débauches de Dumeſnil *l'ont fait crever.*

Il n'y a que la Charité même qui puiſſe dicter à M. le Chevalier ces expreſſions radoucies dont il ſe ſert quand, à ſon grand regret, il eſt forcé de parler des défauts de ſon prochain ! Mais ſans vetiller ſur les expreſſions, venons au fait. S'il y a ſi *lontems* que les débauches de *Dumeſnil* l'ont fait *crever* comme vous l'aſſurez ici, pourquoi donc dites-vous, page 133, *il n'y a encore que 5 ou 6 ans que* Dumeſnil *reçut un accueïl favorable en Angleterre ?*

Pour les autres qualitez, il ſe trouvera peut-être des gens qui vous égale-

ront ; mais pour un eſprit auſſi fertile en contradictions que le vôtre, je défie qu'on le puiſſe trouver.

PAGE 129.

Le ſeul François ſait chanter.

A cette déciſion ſi générale, on pourroit avertir M. le Chevalier de ſe ſouvenir de ces paroles de la page 96 de ſon Livre, *J'ai oüi dire à d'habiles gens que les déciſions générales marquent peu de diſcernement* : mais comme il ne prétend pas qu'on reçoive cette déciſion ſur ſa parole, & qu'il a la bonté de prouver la choſe après l'avoir décidée, voyons un peu ſa preuve ; la voici,

Hiſpanus flet, dolet Italus, Germanus bovat, Flander ululat, & ſolus Gallus cantat.

C'eſt à dire,

l'Eſpagnol pleure, l'Italien ſe plaint, l'Allemand beugle, le Flamand hurle, & le ſeul François chante.

L'on m'avoüera que, ſi tout ce qui eſt dit là des diverſes Nations de l'Europe eſt bien vrai, on ne peut pas mieux démontrer que *le ſeul François ſait chanter* : Or c'eſt ce que M. le Chevalier

prouve d'une maniére victorieuſe & qui va juſqu'à l'évidence, puiſqu'il le prouve par l'aveu des Nations mêmes dont on ſe moque & que l'on berne ici. *Toute l'Europe*, dit M. le Chevalier, *a acquieſcé à cette déciſion latine, dont la fin eſt que le ſeul François ſait chanter.* Les Allemans ſont convenus qu'ils *beugloient*; les Flamans ſont demeurez d'accord qu'ils *hurloient*; en un mot, *toute l'Europe a acquieſcé à cette déciſion*, ſavoir,

L'Eſpagnol pleure, l'Italien ſe plaint, l'Allemand beugle, le Flaman hurle, & le ſeul François chante.

Pour moi il me paroît que cet acquieſcement général de tous les Peuples de l'Europe à leur propre turpitude fait, de la preuve de M. le Chevalier, une démonſtration ſi évidente & ſi forte, que l'incrédulité la plus fiére ne ſauroit s'empêcher de s'y rendre.

MESME PAGE.

Le fameux Luigi *diſoit que, pour rendre une Muſique agréable, il falloit des Airs Italiens dans la bouche des François.*

Oh oh, M. le Chevalier, vous citez donc préſentement les Maîtres de Mu-

ſique Italiens comme des Oracles ! Vous voulez donc à préſent qu'on reſpecte leur autorité, & qu'on écoute les paroles de ces *fameux* Maîtres comme des déciſions auſquelles tout homme de bon ſens doit acquieſcer ! Je l'avois bien dit que vous n'iriez pas juſqu'au bout de votre Livre ſans vous convertir ! Maintenant donc que vous voilà encore une fois rentré dans le bon chemin, & que rendant hommage à la vérité vous confeſſez que les Maîtres de Muſique Italiens ont tant de lumiéres, de raiſon, de bon goût, & de ſageſſe, qu'on doit les regarder comme les Juges & les Arbitres ſouverains de la Muſique, voyez avec étonnement juſqu'où vous a porté votre averſion pour les Italiens, puiſque ces mêmes Maîtres de Muſique que vous trouvez préſentement ſi éclairez, ſi raiſonnables & ſi ſages, vous paroiſſoient tantôt *aveugles, bizarres, enyvrez, extravagans, fougueux & furieux*, ainſi que vous le dites pages 38, 49, 59, 89, 104, & 105 de votre Livre !

PAGE 130.

Il n'y a point de lieu au monde où l'on chante comme à Paris.

Encore une déciſion générale, M. le Chevalier, après nous avoir dit, page 96, *J'ai oüi dire à d'habiles gens que les déciſions générales marquent peu de diſcernement* ! Mais vous avez beau, par un ſentiment de mépris pour vous même, vouloir faire croire que vous n'avez point de diſcernement, vous faites paroître d'ailleurs trop de bon ſens & de ſageſſe dans votre Livre pour qu'on puiſſe donner dans le piége de votre modeſtie.

MESME PAGE.

Je ſerois au milieu de tous les Stilets de Veniſe, que j'aurois la hardieſſe de leur dire qu'ils ne ſavent ce que c'eſt que chanter.

On ne peut pas aſſurément donner une plus grande marque de hardieſſe & de bon ſens tout à la fois, que de faire ce reproche aux Stilets de Veniſe en parlant à leur perſonne ! Parler à des Stilets, quel courage ! Ce ſeroit une Avanture digne de Don Quichotte même !

PAGE 131.

M. de S. Evremont, homme qu'on ne ſauroit trop, ni trop hardiment citer : hom-

me né avec beaucoup d'eſprit & de goût : vieux Courtiſan d'un goût & d'un eſprit raffinez par l'uſage le plus exquis &c.

Eh, mon pauvre M. le Chevalier, vous ne ſavez guéres ce que vous faites quand vous vantez tant M. de S. Evremont, & que vous aſſurez ſi affirmativement qu'*on ne ſauroit trop, ni trop hardiment le citer !* Si vous voulez recevoir ſon autorité, on coulera à fond tout ce que vous avez dit au déſavantage de la Muſique & des Opéra d'Italie, par un ſeul endroit de ſes Ecrits ; il ne faut, pour cela, que ce qu'il dit au Duc de Buckingham dans une de ſes Lettres. *J'ai*, dit-il dans cette Lettre, *trouvé des choſes inimitables dans les Opéra de Luigi, & par l'expreſſion des ſentimens, & par le charme de la Muſique.*

Voilà, Monſieur le Chevalier, ce que c'eſt que ces Opéra Italiens que vous mépriſez tant ſans les avoir jamais vus ni entendus, & ſans ſavoir ce que c'eſt. *L'expreſſion des ſentimens & le charme de la Muſique* y ſont portez à un degré d'excellence qui les rend *inimitables* à tous les autres Peuples du monde ; & cela au jugement même de M. de S. Evremont, *cet homme*, ſelon vous, *né avec beaucoup d'eſ-*

prit & de goût : vieux Courtiſan d'un goût & d'un eſprit raffinez par l'uſage le plus exquis, cet homme enfin qu'on ne ſauroit trop, ni trop hardiment citer.

Que ſi vous êtes préſentement, au ſujet des Opéra & de la Muſique d'Italie, du même ſentiment que M. de S. Evremont l'eſt en cet endroit, on ne ſauroit aſſez vous féliciter du progrès admirable que vous avez déja fait dans le bon chemin depuis ſi peu de tems que vous y êtes rentré.

MESME PAGE.

La politeſſe du Chant.

Façon de parler toute nouvelle, mais qui ne peut manquer de faire fortune, venant d'un auſſi habile homme dans la Langue Françoiſe que l'eſt M. le Chevalier !

MESME PAGE.

Les Italiens ſe ſont-ils défaits de ces badinages de goſier *dont l'Auteur du Parallele les loue ?*

Voilà certainement, M. le Chevalier, l'endroit de tout votre Livre le mieux

entendu ; & voulant me tourner en ridicule dans ce Livre, vous ne pouviez jamais mieux faire que d'y mettre vos penſées en caractéres Italiques afin que le Lecteur croyant que ce ſont les miennes, ſe moquât de moi pour vos propres mépriſes ! Car je n'ai abſolument parlé, en nul endroit du *Parallele*, de ces *badinages de gozier* des Italiens que vous écrivez cependant en caractéres Italiques; & c'eſt une pure invention de votre tête : Mais en quoi je vous trouve encore de meilleur ſens, c'eſt de ne vous pas contenter de me prêter vos imaginations, mais d'ajouter, outre cela, que je les loüe. *Ces badinages de gozier dont l'Auteur du* Parallele *loüe les Italiens* : Car de mettre ſur mon compte vos propres fautes, & d'ajouter que j'en ſuis *charmé* ; ſi ce n'eſt pas là un ſecret infaillible pour me rendre ridicule, qu'on me diſe donc ce qu'il faudroit faire pour cela !

PAGE 132.

Il faut chanter en hommes &c.

Cela eſt aſſez joliment dit, *chanter en hommes !*

PAGE 133.

Feu M. le Prince d'Orange demanda une Marche à Lulli qui l'envoya à ce GRAND ROI.

A l'occaſion de cet endroit je voudrois bien, M. le Chevalier, que vous me diſſiez franchement pourquoi en parlant du Prince d'Orange vous le traitez de GRAND ROI ; & que lorſque vous parlez du Roi notre Maître, vous ne dites jamais que *ce Roi* tout ſimplement ; *le Roi de France n'a rien à prétendre*, page 157. *Atys eſt l'Opéra du Roi*, page 12. *Tant pis pour le Roi*, page 108. &c.

Croyez-vous que le titre de GRAND ſeroit bien avili ſi le Roi le partageoit avec le Prince d'Orange ? Etant né ſujet du Roi devez-vous lui envier ce titre que les Etrangers mêmes ne lui refuſent pas ? N'a-t'il point fait d'aſſez grandes choſes à votre gré pour cela ? Quel ſujet avez-vous de vouloir qu'on ſente cette différence ſi marquée que vous faites entre le Roi & votre Prince d'Orange ? *Vous ne trouverez pas*, dites-vous, *qu'on ſonge aux Muſiciens* ITALIENS *en* ANGLETERRE ; *& lorſque feu M.* p. 133.

le Prince d'Orange voulut une Marche pour ſes Troupes, il ne s'adreſſa pas à ROME.

p. 108. Le ROI, au contraire, *a des* ITALIENS *parmi ſes Muſiciens ; & pluſieurs noms en i & en o que je vois dans la liſte des Muſiciens de ſa Chapelle me font croire qu'il pourroit bien y avoir là quelques animaux imbarbes.*

Quoi, M. le Chevalier, vous voudriez dégrader le Roi du titre de GRAND ſeulement parce qu'il eſtime aſſez les Muſiciens Italiens pour en avoir dans ſa Chapelle ! Oh, dites-vous, *ces Muſiciens Italiens ſont imbarbes* (c'eſt à dire n'ont point de barbe ;) auſſi n'eſt-ce pas par le menton qu'ils ſont habiles.

p. 108.

p. 118. *Ils ſont*, ajoutez vous, *bien laids & bien ridez... & fannez de bonne heure.* Mais, M. le Chevalier, le Roi vous oblige-t'il à les épouſer pour leur beauté ; & de quoi vous plaignez-vous pourvu qu'ils chantent bien ? Oh mais, continuez-vous, *ce n'eſt pas chanter en hommes que de chanter comme font les Italiens, c'eſt ſiffler comme nos Laquais & ces gens qui élévent & qui inſtruiſent des Linottes.* Mais eſt-il croyable que le Roi les fiſt venir de ſi loin & les payât ſi bien pour ne faire autre choſe que ſiffler comme

p. 132.

votre Laquais & votre honnête homme qui ſiffle la Linotte : Je ſai bien que vous répondrez à cela ce que vous avez déja dit, *Tant pis pour le Roi* s'il le fait, car cela ne vous coute rien à dire : Mais enfin croyez-vous l'emporter ſur le Public même qui entend tous le jours ces Muſiciens ſans s'être jamais plaint qu'ils ſifflaſſent au lieu de chanter ? Que n'allez-vous donc détromper tout le monde ſur cela à Verſailles ! Ce ſeroit une Avanture aſſez réjoüiſſante que d'y voir arriver un Chevalier de la *triſte figure* précédé par ſon fidele Ecuyer & faiſant annoncer en formè par un Cartel affiché qu'il eſt preſt de ſoutenir à la face de la Cour, *que les Muſiciens Italiens de la Chapelle du Roi ne ſavent point chanter en hommes, & qu'ils ne font que ſiffler comme des Laquais, & comme ces honnêtes gens qui élèvent & qui inſtruiſent des Linottes !*

MESME PAGE.

Vous ſavez l'accüeil favorable que Dumeſnil *reçut en Angleterre, il n'y a encore que 5 ou 6 ans, toute caſſée qu'étoit la voix de cet yvrogne ; il y fut fêté & admiré.*

Si cela eſt, on ne peut pas douter que votre GRAND Roi & vos Anglois ne fuſſent d'excellens Connoiſſeurs en fait de Muſique ; mais pour voir juſqu'où alloit leur mérite de ce côté-là, il eſt bon de rapporter toutes les autres loüanges que vous donnez à *Dumeſnil.*

Dumeſnil, dites-vous page 124, *étoit un Acteur bien mauvais, & nous avoit bien conſolez par avance de ſa perte.* Ci *maraut*, ajoutez-vous page 127, *oſoit paroître ſur le Théatre, ne ſachant ſe ſoutenir, avec des poſtures & un badinage ridicule ; ce qu'il faiſoit tous les jours* : Et voilà le Héros qui *a reçû un ſi favorable accüeil de votre* GRAND *Roi*, & qui a été tant *fêté & admiré en Angleterre, lors même qu'outre ſon yvrognerie, il avoit encore la voix toute caſſée de débauche !*

En vérité, M. le Chevalier, cela fait beaucoup d'honneur au goût de votre GRAND Roi & à celui des Anglois; Et vous répondez tout à fait bien aux objections que vous vous faites faire par M. le Comte du B. votre couſin ! Le couſin le Comte vous objecte que *l'Empereur & le Roi d'Eſpagne font venir des Italiens, pour leur Muſique, plûtôt que des François, & que c'eſt appa-*

rnment parce qu'à Vienne & à Madrit on eſtime plus les Muſiciens d'Italie que ceux de France. Non pas, répondez-vous au Couſin, *mais c'eſt ſeulement le voiſinage qui fait que les Italiens ſont préférez, & l'averſion que l'Empereur & le Roi d'Eſpagne ont pour les François ; pour preuve de quoi*, ajoutez-vous, *en Angleterre on préfére les Muſiciens de France à ceux d'Italie, comme on l'a vu par l'accüeil favorable que cet yvrogne & ce maraut de* Dumeſnil *y a reçû avec ſa voix toute caſſée.* Si le couſin le Comte avoit le ſimple ſens commun ne vous relanceroit-il pas comme il faut avec votre réponſe ! Ne vous diroit-il pas qu'une Nation qui a pû goûter *un yvrogne, un maraut, & un auſſi mauvais Acteur* que vous dites qu'étoit *Dumeſnil*, qu'une Nation dis-je parmi laquelle non ſeulement un auſſi pitoyable Acteur a été goûté, mais a été *fêté & admiré*, n'a pas grand goût pour la Muſique, & qu'ainſi il ne faut pas s'étonner ſi elle préfére les Muſiciens de France à ceux d'Italie ! Qu'auriez-vous répondu alors au couſin le Comte ? Mais vous n'êtes pas ſi ſot que de vous aller faire propoſer des objections auſquelles vous ne pourriez pas répondre ; & vous

avez eu tres bon ſens de faire, du couſin le Comte qui doit prendre le parti de la Muſique Italienne, un Nigaud achevé, afin de pouvoir tenir juſqu'au bout du Dialogue dans le perſonnage du *Chevalier* que vous avez choiſi pour vous.

PAGE 134.

Il faudroit être aveugle pour ne pas voir que les Acteurs des Opéra d'Italie ſont des hommes tout d'une piéce.

Cependant, M. le Chevalier, ſans le privilége de la *Chevalerie* je doute fort que vous puſſiez voir ces Acteurs, comme vous faites, du fond de la Normandie où vous êtes : Et je ſuis perſuadé que tout homme qui ne ſera pas *Chevalier* ne trouvera point que ce ſoit être *aveugle*, que de ne pas voir, comme vous, les choſes qui ſe paſſent à trois ou quatre cens lieuës de l'endroit où l'on eſt.

PAGE 135.

Les Italiens ſe tiennent enterrez dans l'obſcurité de leur Patrie.

C'eſt ce qui fait qu'ils demeurent, toute leur vie, ſots comme ils ſont. S'ils

avoient l'eſprit de venir un peu voyager en Normandie, le commerce d'un fin matois comme vous les auroit bientôt déniaiſez ; mais ſe tenant enterrez dans un Pays *obſcur* comme eſt l'Italie, il n'eſt pas poſſible qu'ils parviennent jamais à ſavoir vivre comme les honnêtes gens.

PAGE 136.

M. des Touches *eſt ſaiſi de la fureur de faire des Opéra ; il produit des Simphonies qu'il ne ſauroit même noter. C'eſt un homme qui ne ſait ni lire ni écrire, & qui fait un Livre admirable.*

M. *des Touches* ſeroit bien difficile ſi un Eloge de cette délicateſſe ne le conſoloit pas d'avoir été choiſi pour Héros par M. le Chevalier ! A quoi d'ailleurs lui ſerviroit-il de ſe fâcher ? Le mérite le plus éminent peut-il mettre un homme à couvert de pareilles diſgraces ? Comme ce ſont donc là de ces ſortes de coups que l'on ne peut parer dans la vie, il faut bien que le pauvre M. *des Touches* prenne patience quoi qu'en enrageant !

PAGE 137.

Rebel *reſpectable aux Italiens par ſes Sonates.*

Oh oh, M. le Chevalier, vous voulez donc à préſent vanter *Rebel* par le *reſpect* que vous ſuppoſez *qu'on a en Italie pour ſes Sonates !* Et vous prétendiez cy-deſſus qu'on ne lui pouvoit faire un plus grand affront, que de croire que les Italiens goûtaſſent ſes Sonates ! *Ne faites pas*, dites vous page 93, *s'il vous plaît, à* Rebel, *l'affront de croire que ſes Sonates brillaſſent en Italie !* Il faut avoir l'eſprit furieuſement diſtrait pour tomber ſi ſouvent dans des contradictions ſans s'en appercevoir !

PAGE 138.

Selon l'Auteur du Parallele, on mépriſe en France les Muſiciens comme des gens d'une profeſſion baſſe. *Cela ſeroit vilain*, dit M. le Chevalier en raillant.

Tellement donc, M. le Chevalier, que ſelon vous on doit mépriſer les Muſiciens de France comme des gens d'une profeſſion baſſe, comme des *Marauts*,

ainſi que vous les appellez page 127 où vous les traitez comme la plus indigne canaille ! Pourquoi auſſi vous ont-ils donné tant de peine à défendre leur cauſe ? Ces *marauts* là méritent bien que vous les traitiez comme vous faites !

PAGE 139.

Nulle illumination aux Opéra d'Italie, *dit M. Miſſon.*

Si l'autorité de M. *Miſſon* eſt bonne pour prouver qu'il n'y a *nulle illumination* aux Opéra d'Italie, pourquoi ne vous en ſervez-vous pas auſſi, M. le Chevalier, pour prouver qu'il n'y a pareillement *nulles machines* à ces Opéra ; car M. *Miſſon* dit en ce même endroit que vous citez, *nulles machines, nulles illuminations aux Opéra d'Italie ?* N'eſt-ce point que vous avez eu peur que ce qu'il dit des *machines*, ne fiſt tort à ce qu'il avance touchant les *illuminations ?* Vous même vous dites, page 140, que *les Italiens ont des machines fréquentes & d'une magnificence extraordinaire.* Accordez-vous donc avec votre M. *Miſſon* ſi vous le voulez citer. Vous vous contrediſez l'un l'autre ; & cependant vous prétendez

vous ſervir de ſon témoignage pour prouver les choſes dont vous n'avez nulle connoiſſance ! Mais pourquoi marquez-vous tant de défiance pour ſon autorité dans les endroits même où vous prenez à tâche de la faire valoir ? Quand vous l'avez cité pour prouver qu'à l'Opéra de Ferrare la principale Actrice n'avoit que douze ou treize ans, pourquoi n'avez-vous oſé rapporter la fin du paſſage que vous citiez & où M. *Miſſon* dit qu'à cet Opéra *toutes les premieres Loges étoient pleines de Jéſuites ?* Pourquoi n'oſez-vous encore rapporter le commencement de l'endroit que vous citez à préſent, & où M. *Miſſon* dit qu'ordinairement il n'y a *nulles machines* aux Opéra d'Italie ? Pourquoi manque-t'il toujours quelque tête ou quelque queuë à ces paſſages mutilez de votre M. *Miſſon* ? Si ſon témoignage vous eſt ſuſpect, pourquoi l'appellez-vous à témoin ? Et ſi ſon autorité vous paroît douteuſe, pourquoi la réclamez-vous ? J'avoüe que tout autre y ſeroit auſſi embaraſſé que vous. Vous parlez des Spectacles d'Italie que vous n'avez jamais vûs, & vous vous trouvez réduit à la triſte néceſſité de vous en rapporter aux yeux d'autrui : Que

eux qui ſe moquent de vous ſe mettent en votre place, & qu'il diſent un peu par où ils s'y prendroient pour s'en tirer mieux !

PAGE 141.

Aux Opéra d'Italie, les ſuivans des Rois ſont des Crocheteurs qui ont des ſouliers ſales & crottez.

Ah, M. le Chevalier, votre imagination fait tort aux objets qu'elle vous repréſente, & c'eſt tout le contrepied des autres Chevaliers! Une ſervante de Cabaret ſemble une Princeſſe au fameux Chevalier de la *Manche*; un baſſin de cuivre jaune ſur la tête d'un Barbier lui paroît un Armet d'or, le célébre Armet de *Manbrin* qui couta ſi cher à *Sacripant*; il ennoblit & embellit toujours les objets, & la Nature y gagne à ſes viſions : A vous, tout au contraire, *les ſuivans des Rois* vous ſemblent *des Crocheteurs*; & les Brodequins d'un Acteur vous paroiſſent *des ſouliers ſales & crottez*; vous dégradez & vous défigurez toutes choſes ! En vérité, M. le Chevalier, il y a trop à perdre à tomber ſous vos yeux; & votre imagination n'eſt point ſi jolie que celle de Don Quichotte !

PAGE 143.

On ne joüe, en Italie, des Opéra qu'au Carnaval, un mois l'année.

Cependant, M. le Chevalier, j'ai vû l'Opéra, à Turin, au mois de May ; & à Boulogne, au mois de Juin : Mais n'eſt-ce point que j'aurois auſſi des viſions ; & n'y auroit-il point un peu de *Chevalerie* à mon fait ?

PAGE 144.

La Relation de M. Miſſon *eſt, au goût de bien des gens, une des meilleures que nous ayons d'Italie.*

Comme cette Relation eſt pleine de ſottiſes contre la Religion Catholique, contre le Pape, & contre les Jéſuites, elle ne ſauroit manquer d'être *au goût de bien des gens.* Voudriez-vous qu'on crût qu'elle eſt auſſi de votre goût, M. le Chevalier ?

MESME PAGE.

L'Auteur du Parallele doit trouver ce M. Miſſon *bien hérétique.*

Cela ne ſauroit encore manquer, M. le Chevalier, étant comme vous dites ſi plaiſamment que je ſuis, *un homme bien du vieux tems !* Nous autres gens *du vieux tems* nous croyons bonnement que c'eſt être *bien hérétique*, que de regarder, ainſi que fait M. *Miſſon*, le Pape comme l'Antechriſt ; le Purgatoire, comme une chimére ; le Jeûne du Carême & la Confeſſion, comme des pauvretez. Je ſai bien que notre ſimplicité en cela de nous autres bonnes gens du vieux tems fait pitié aux eſprits forts : Mais que voulez-vous, nous ne ſommes pas d'humeur à joüer la Religion à croix ou à pile comme les petits Maîtres ! Et pour moi je ne rougis point de déclarer que je trouve M. *Miſſon* & tous les autres Calviniſtes, hérétiques, & hérétiques de la premiére Claſſe.

MESME PAGE.

Les Piéces de Théatre dont les Italiens font leurs Opéra ſont des Farces.

Les ſujets les plus ordinaires de ces Piéces ſont, par exemple, *Didon* au deſeſpoir du départ d'*Enée* ; *Andromaque* inconſolable de la mort d'*Hector* ; *Iphigénie* prête à être immolée ; *Andromède* expoſée

ſur un rocher aux horreurs d'un monſtre qui vient la dévorer. : De pareilles Piéces ſont aſſez burleſques comme l'on voit ; & ces ſortes de *Farces* ne ſauroient manquer d'être fort comiques !

PAGE 145.

Tous les Acteurs & Actrices des Italiens ne ſavent point chanter.

Si vous aviez un peu de mémoire, M. le Chevalier, vous vous ſouviendriez que vous avez dit, page 96, *j'ai oüi dire à d'habiles gens que ces déciſions générales marquent peu de diſcernement.*

Vous vous ſouviendriez encore que vous avez dit, page 126, *je conviens qu'en général nos Chanteurs ſont beaucoup moins ſurs & moins ſavans que ceux des Italiens. L'extrême habileté & la grande profondeur en Muſique des Chanteurs Italiens eſt une gloire & un avantage pour eux, il n'y a pas de difficulté.*

MESME PAGE.

Tous les Acteurs & Actrices des Italiens joüent mal.

Vous avez donc encore oublié, ici,

que vous avez dit, pages 127 & 128, *les Acteurs en France ſemblent ſouvent ſe moquer du Public par le peu d'application qu'ils ont à jouer leurs rôles ... Et il eſt hors de doute que les Opéra d'Italie où chaque Acteur eſt toujours attentif, exact ; froid ou boufon, ſelon qu'il le doit être, l'emportent en cela ſur nous.*

Ce n'eſt pas que je prétende que vous manquiez de jugement pour toutes ces contradictions, M. le Chevalier ; on voit bien que vous n'y tombez que parce que vous êtes quelquefois abſtrait !

MESME PAGE.

Les Italiens n'ont point de Tailles *à leurs Opéra.*

Les Italiens ont des *Tailles* tout comme nous ; & je n'en ai jamais oüi, en nul endroit, une plus belle que celle de l'Acteur qui faiſoit le perſonnage de *Métius* à l'Opéra de *Camille* qui fut répréſenté, à Rome, ſur le Théatre de *Capranica*, en 1698. Etoit-il donc bien difficile de ſavoir s'il y a des *Tailles* en Italie, ou s'il n'y en a pas ? Il n'y avoit qu'à ouvrir un Opéra & en voir les Parties. Quoi, M. le Chevalier, vous vou-

lez faire un Livre ſur ce qui ſe paſſe dans un Pays où vous n'avez jamais été, & vous ne daignez pas ſeulement prendre la peine de vous informer de ce qui y eſt, & de ce qui n'y eſt pas ! Pour moi je ne crois pas qu'on puiſſe témoigner un plus grand mépris pour le Public, que d'avancer des choſes d'une fauſſeté qui peut auſſi aiſément être reconnuë de tout le monde : Mais on ne ſe joüe point impunément du Public, mon pauvre M. le Chevalier ; vous avez été mal conſeillé ; & je ſerois fort trompé s'il ne vous faiſoit porter la peine du mépris que vous avez marqué pour lui en vous imaginant que vous le prendriez aiſément pour dupe.

PAGE 147.

La Simphonie n'exprime point les ſentimens de la Tragédie.

Si la Simphonie ne contribue, en rien, à exprimer les ſentimens de l'Acteur ou de l'Actrice, il eſt donc inutile de la varier. Une Simphonie faite pour un ſommeil, pour le calme & pour le repos, ſera donc tout auſſi bonne pour la tempête & pour la fureur : Et celle de l'Enchan-

chantement de *Renaud* dans l'Opéra d'*Armide* ſera merveilleuſe pour les emportemens de *Roland !*

Qu'un Muſicien eût des idées auſſi juſtes que celles-là ſur la Muſique, il n'y auroit rien d'étonnant en cela : mais de les avoir, comme M. le Chevalier, naturellement, ſans aucune leçon, ſans aucune étude, c'eſt aſſurément la marque la plus inconteſtable qu'un homme puiſſe jamais avoir d'être appellé à faire des Ouvrages publics ſur la Muſique pour l'inſtruction du monde !

PAGE 150.

A ces mots le Chevalier fit la révérence au Comte & à la Comteſſe, & leur donna le bon ſoir.

On ne peut pas voir un Enfant plus honnête & mieux élevé ; &, après avoir ſi bien fait votre devoir envers la Compagnie, vous pouviez aſſurément vous aller coucher en ſeureté de conſcience ! Raillerie à part, M. le Chevalier, vous ne pouviez pas finir plus ingénieuſement vos trois ſpirituels Dialogues, que par cette heureuſe chutte, *A ces mots le Chevalier fit la révérence au Comte & à la*

Comteſſe, & leur donna le bon ſoir.

Fin des Remarques ſur les trois Dialogues.

Mr Le Chevalier avoit, à ce qu'il aſſure, beaucoup d'autres choſes à dire contre le *Parallele* ; & ne les ayant pû faire entrer dans ſes Dialogues, il les a miſes dans une Lettre qu'il a fait imprimer à la ſuite, pour conſommer par là l'Ouvrage de ſa Critique : Nous allons donc faire encore l'examen de cette Lettre, & finir par là nos Remarques.

PAGE 151.

M. le Chevalier *ſuppoſe ici qu'un* de ſes Amis charmé de ſes *Dialogues* l'a accablé de loüanges au ſujet de cet Ouvrage ; & pour remercier cet Ami de ſes loüanges, il lui écrit une Lettre qu'il commence de cette ſorte.

Les loüanges que vous me donnez échaufferoient l'Auteur le plus froid.

Autrefois il n'y avoit point d'Auteur qui ne fiſt imprimer à la tête de ſon Livre tout ce qu'on avoit fait à ſa loüange ; on y voyoit Epigrammes, Madrigaux, Sonnets, juſqu'à des Accroſtiches, & toujours au bas, le nom de ceux qui avoient envoyé ces Ouvrages à l'Auteur. On s'eſt tant moqué de cette vanité, qu'il

n'y a plus perſonne à préſent qui oſe le faire : Mais, M. le Chevalier, pour renchérir ſur ces anciens Auteurs, veut non ſeulement, comme eux, que le Public ſache qu'il y a des gens qui ont donné des loüanges extraordinaires à ſon Livre, mais prétend outre cela qu'on le croye ſur ſon propre témoignage! Quoi, M. le Chevalier, ſans rapporter ces prétenduës loüanges, ſans en citer l'Auteur, vous vous imaginez qu'on croira ſur votre parole qu'il y a effectivement des gens qui ont admiré votre Livre, & qui vous ont donné des *loüanges qui échauferoient l'Auteur le plus froid!* Croyez-moi, M. le Chevalier, le monde eſt bien malin! Ce quelqu'un que vous dites qui vous a donné ces loüanges pourroit bien en ſavoir plus long que vous; & avoir abuſé de l'admiration où il ſait que tout Auteur eſt de ſon Ouvrage, pour vous faire avaler des loüanges ſi chaudes!

MESME PAGE.

Je ſuis ſenſible à ces loüanges, comme je le doi.

De quoi je ſerois bien curieux, M.

le Chevalier, ce ſeroit de ſavoir ſi maintenant qu'on vous a deſſillé les yeux ſur votre Livre, vous êtes encore dans l'opinion que vous ayez dû être fort ſenſible aux loüanges qu'on vous a écrites à ſon ſujet ; & ſi vous ne regardez pas préſentement ces loüanges, ou comme un piége qu'on a tendu à votre vanité ſi elles viennent d'un homme d'eſprit ; ou comme une marque de la bêtiſe de celui qui vous les a données, ſi elles viennent d'un ſot : Je voudrois bien que vous vouluſſiez dire franchement ce que vous penſez là-deſſus à l'heure qu'il eſt.

PAGE 152.

J'étois gêné par le ſtile du Dialogue.
Mais quelqu'un vous a-t'il forcé à faire des Dialogues ? Pourquoi avez-vous choiſi ce genre d'écrire ?

MESME PAGE.

Mais la Scene me parut aſſez riante.
Elle n'eſt pas mal plaiſante en effet ! On n'avoit point encore vû de *Don Quichotte* dans la République des Lettres ; vous êtes le premier qui l'ayez fait pa-

roître ſur la Scene ; & je crois que vous en riez de tout votre cœur ; n'eſt-il pas vrai, M. le Chevalier ?

PAGE 156.

Si lorſque Madame la Grand-Ducheſſe alla en Italie, elle y eût mené un petit Page François, qui dans la ſuite eût conquis toute l'Italie : Je vous demande à la gloire de qui ces conquêtes auroient tourné ? Je ne vois pas que notre Nation eût beaucoup de part à la gloire. Voilà notre Cas.

Dire, comme vous faites, M. le Chevalier, que c'eſt là juſtement *votre Cas*, c'eſt dire que, comme ce petit Page ne ſavoit pas les premiers principes de l'Art militaire lorſqu'il alla en Italie, de même Lulli ne ſavoit pas les premiers Elémens de la Muſique lorſqu'il vint en France : Pourquoi donc dites-vous, ſeulement deux pages plus bas, c'eſt à dire page 158, *lorſque Lulli vint en France, il redonna aux Airs de* Boiſſet *leur réputation qui tomboit ?* Un jeune Enfant qui ne ſavoit pas encore les premiers Elémens de la Muſique auroit-il pû perſuader à tous les François qu'ils n'avoient nul goût pour ce qu'il y a de plus beau

dans cet Art, & les forcer à rendre leur eſtime à des Airs qu'ils commençoient à mépriſer ? A moins que de dire le pour & le contre dans la même page, on ne peut pas, ce me ſemble, mettre les contradictions plus près à près !

PAGE 157.

Je vous dirai naïvement une choſe. Si Lulli eût demeuré en Italie, & qu'il n'eût travaillé qu'en Muſique Italienne : peut-être ne l'auroit-il pas amenée au point de perfection où il a amené la nôtre, à moins qu'il n'eût été guidé par quelque idée de l'admirable ſimplicité de la Muſique des Anciens.

Peut-être auſſi l'auroit-il amenée au même point de perfection ! Ce *peut-être* là eſt en effet aſſez naïf ; & vous aviez raiſon de dire que vous alliez parler *naïvement !*

A moins qu'il n'eût été guidé par quelque idée de l'admirable ſimplicité de la Muſique des Anciens.

Ceci eſt beau, Meſſieurs ! Et qu'eſt-ce que cette *ſimplicité admirable de la Muſique des Anciens ?* M. le Chevalier nous l'apprend pages 81 & 82. *Ce Timo-*

thée, dit-il, *qui émut un jour Alexandre, juſqu'à le faire courir aux Armes, n'avoit que ſa Flûte. Toutes les parties de vos Luts & de vos Claveſſins ne valent point les cinq cordes d'un violon.* Tellement donc que ſi Lulli *guidé par quelque idée de l'admirable ſimplicité de la Muſique des Anciens* avoit sû ſi bien régler les choſes en Italie, qu'on n'y joüât jamais que d'un violon ſeul ou d'une Flûte ſeule, *il auroit peut-être amené la Muſique Italienne au point de perfection.* Les belles Simphonies, & la charmante harmonie qu'on entendroit ſi toutes les parties de la Muſique étoient réduites à de ſimples ſujets joüez par une Flûte ſeule ou par un violon ſeul ! *Simplicité admirable*, s'écrie M. le Chevalier ! Voilà ce qui s'appelle entendre le fin de la Muſique !

MESME PAGE.

Lulli étoit un homme d'un goût NATURELLEMENT *exquis.*

Il étoit donc né avec ce goût exquis ! C'eſt donc au lieu de ſa naiſſance, à ſa Patrie, à l'Italie, que doit retourner la gloire de ſes excellens Ouvrages de Muſique qui ne ſont autre choſe que des pro-

productions du goût exquis dont la nature avoit favoriſé ce grand homme : Et vous le reconnoiſſez vous même, M. le Chevalier, dès lors que vous dites que ce goût exquis lui étoit *naturel*, ſans faire réflexion que c'eſt contredire ce que vous venez d'avancer au commencement même de cette page ; ſavoir que l'Italie ne doit non plus avoir de part à la gloire des Ouvrages de Lulli, que la France n'en auroit à celle d'un petit Page François qui auroit conquis toute l'Italie.

MESME PAGE.

En Italie les Muſiciens y ſont accablez de mauvais exemples & environnez de mauvais Juges.

Le pauvre Pays pour la Muſique, que l'Italie ! M. le Chevalier le connoît comme s'il y avoit demeuré toute ſa vie !

PAGE 158.

Lulli ſe ſeroit élevé juſqu'à aſſervir le génie Italien à ce principe ; il auroit commencé à régler là-deſſus leur Muſique.

A quoi eſt-ce, s'il vous plaît M. le

Chevalier, que ce pronom *leur* qui eſt au pluriel ſe peut rapporter dans une phraſe où il n'y a que des noms ſingu-liers ? Si un Ecolier de Sixiéme avoit fait un pareil ſoléciſme, on le chatieroit de la maniére que vous ſavez, & il n'y retourneroit plus : Mais pour vous, M. le Chevalier, qui dites, page 151, qu'au lieu de punitions on vous accable de loüanges pour les fautes que vous faites, comment eſpérer que vous puiſſiez jamais vous en corriger ?

PAGE 159.

Le ſort fit paſſer Lulli enfant chez nous

On ne peut pas dire plus nettement que Lulli n'étoit qu'un *Enfant* lorſqu'il vint en France : Pourquoi donc dites-vous, page 158, que lorſqu'il y arriva il étoit déja ſi habile homme & ſi grand Muſicien, *qu'il redonna aux Airs de* Boiſſet *leur réputation qui tomboit ?*

Pourquoi dites-vous encore, page 90, que lorſque Lulli ſe mit à faire nos Opera, *il avoit tellement perdu le goût Italien qu'il ne pouvoit plus faire de Doubles* ? Avoit-il pû contracter le goût Italien pour la Muſique s'il n'étoit encore qu'

Enfant lorſqu'il ſortit d'Italie ? Et s'il ne contracta jamais ce goût, comment l'a-t'il pu perdre ?

En diſant que Lulli *ne pouvoit plus faire de Doubles*, vous ſuppoſez qu'il en avoit ſû faire ! Et comment en eût-il fait lorſqu'il étoit en Italie, s'il n'étoit qu'un *Enfant* lorſqu'il en ſortit ? Ne ſemble-t'il pas que ce rare Ouvrage que vous donnez au Public comme le Chef-d'œuvre de votre eſprit ne ſoit autre choſe qu'un tiſſu formé à plaiſir de contradictions compliquées & entrelaſſées par tout les unes dans les autres ?

MESME PAGE.

Finiſſons par un Exemple.

Voyons, M. le Chevalier ; peut-être trouverez-vous mieux votre compte à vous ſervir d'exemples, que de raiſons.

MESME PAGE.

Térence *étoit Africain. A-c'été* Carthage *ou* Rome *qui a eû l'honneur de ſes Comédies ?*

Voilà une belle demande à faire, M. le Chevalier ! Cela ſeroit joli que *Car-*

thage le voulût diſputer à *Rome* ! Une Ville comme *Rome* peut ſe faire honneur des Ouvrages de ſes Citoyens ; cela eſt ſans contredit : Mais qu'une bicoque comme *Carthage* voulût avoir les mêmes droits que *Rome*, ce ſeroit appreſter à rire à tout le genre humain ! Les *Romains* peuvent donc ſe faire honneur non ſeulement des productions des excellens génies qui ſont nez parmi eux, mais encore de celles de *Tertullien* & de ſaint *Auguſtin* qui étoient auſſi bien Africains que *Térence* ; de celles de pluſieurs grands Orateurs Gaulois, en un mot de tous les beaux Ouvrages que les Etrangers ont écrit en leur Langue : Pour les *Romains* ils ſont en droit de cela, & on ne ſauroit le leur conteſter. Mais, pour les *Carthaginois*, il feroit beau voir qu'ils vouluſſent ſe faire honneur des Ouvrages d'eſprit faits par les Africains, & mettre leurs Compatriotes au nombre des Grands Hommes qui ſont nez parmi eux !

Vous avez eû bon ſens d'abandonner les raiſonnemens, M. le Chevalier ; vous faites bien mieux vos affaires par le moyen des Exemples !

PAGE 162.

L'exemple de l'Auteur de l'Hiſtoire de la Guerre Poëtique entre les Anciens & les Modernes *montre bien triſtement quelles riſques on court à juger des choſes qu'on n'entend point.*

Ne ſemble-t'il pas que cette réflexion ait été faite exprès pour vous, M. le Chevalier, qui avez voulu vous meſler de juger de la Muſique & des Opéra d'Italie où conſtamment vous n'entendez rien ? Car à qui cette réflexion peut-elle mieux convenir ? Faut-il que ce ſoit vous-même qui l'ayez faite ? Il étoit donc deſtiné que nulle ſorte de ridicule ne vous manqueroit !

PAGES 166. & 167.

Virgile l'Auteur de tous les ſiècles de l'expreſſion la plus parfaite.

On ne peut pas s'exprimer avec plus de juſteſſe !

Virgile l'Auteur de tous les ſiècles !

Les ſiècles de l'expreſſion la plus parfaite !

A ces deux équivoques près, voilà

peut-être le petit bout de phraſe le plus net qui ait jamais été mis au jour !

PAGE 167.

Eh, Meſſieurs les ſonneurs, n'en rougiſſez-vous point ?

Que de pierres précieuſes, M. le Chevalier ſait enchaſſer dans l'or de ſa narration ! Ces petits traits de Satyre choiſis auſſi finement qu'il les choiſit percent juſqu'au vif un pauvre Auteur !

PAGE 172.

Eſt-ce l'Orcheſtre qui eſt le Héros de l'Opéra ?

Tout autre qu'un Chevalier peut-il s'y méprendre ? Quelle ſaillie, bon Dieu ! Eſt-ce bien un homme qui fait cette queſtion ? Eſt-ce à des hommes qu'il prétend parler en la faiſant ? Pouvez-vous, mon pauvre M. le Chevalier, trouver quelque tour ou détour pour ſauver une pareille échapée ?

MESME PAGE.

Si vis me flere, dolendum eſt
Primum ipſi tibi.

Vous croyez apparemment ébloüir les gens avec votre latin, M. le Chevalier ! Car ſans latin vous auriez, ce me ſemble, tout auſſi bien pû dire en François,

Si les Muſiciens Italiens veulent remuer les paſſions, il faut que leur Muſique ſoit paſſionnée.

Mais alors on vous auroit dit, à qui en voulez-vous ? L'Auteur du *Parallele* diſconvient-il de ce principe ? Ne dit-il pas, page 42, *Comme les Italiens ſont beaucoup plus vifs que les François, ils ſont bien plus ſenſibles qu'eux aux paſſions, & les expriment auſſi bien plus vivement dans leur Muſique ?*

Pour attaquer le *Parallele*, il falloit faire voir que la Muſique Italienne eſt moins paſſionnée que la Muſique Françoiſe : Mais lorſque vous venez dire en latin, comme vous faites, *Si les Italiens veulent remuer les paſſions, il faut que leur Muſique ſoit paſſionnée* ; il eſt impoſſible d'imaginer que vous puiſſiez avoir aucune autre vûe, que celle de ſurprendre ceux qui ne ſavent pas le latin, & de leur faire croire que tous ces paſſages Latins, Grecs, & Arabes que vous citez, ſont autant de coups de maſſuë par leſquels vous aſſommez l'Auteur du *Parallele.* pages 20. 168. & 179.

MESME PAGE.

Au ſortir de nos Opéra, chacun chante quelque choſe qu'il a retenu ; au lieu qu'on ne retient preſque jamais rien d'un Concert Italien, l'eût-on dix fois entendu.

La même choſe arrive en Italie. Les Italiens, *au ſortir de leur Opéra, chantent tous quelque choſe qu'ils ont retenu ; au lieu qu'ils ne retiennent preſque jamais rien d'un Concert* François *l'euſſent-ils dix fois entendu* : Et ce ſont deux choſes également prodigieuſes, M. le Chevalier, que les François & les Italiens retiennent bien les Chanſons faites en leur Langue ; & qu'ils ne retiennent pas ſi aiſément celles qui ſont dans une Langue qu'ils n'entendent point !

L'on m'avouëra qu'il y a bien à défricher à l'eſprit d'un Auteur qui ſe fait de pareilles difficultez ſans y pouvoir répondre ; & que c'eſt une grande miſére que d'avoir une conteſtation avec un homme qui n'en eſt encore que là.

PAGE 173.

On ne voit point que nos oreilles qui re-

çoivent ſi vîte & ſi aiſément les Airs de Lulli, reçoivent de même ſans étude & ſans peine ceux des Maîtres d'Italie.

On ne voit point non plus, M. le Chevalier, que les *oreilles* de la Populace *qui reçoivent ſi vîte & ſi aiſément* les Airs du Pont-neuf, *reçoivent de même ſans étude & ſans peine* les Airs de l'Opéra : Eſt-ce à dire, pour cela, que les Airs du *Pont-neuf* valent mieux que ceux de l'Opéra ? Ne ſeroit-il point plus raiſonnable de croire que comme les Airs du *Pont-neuf*, parce qu'ils ſont plus plats, ſont mieux retenus de la Populace que ceux de l'Opéra ; de même *vos oreilles ne reçoivent plus vîte & plus aiſément* les Airs de Lulli que ceux des Maîtres d'Italie, que parce que les Airs de Lulli étant moins travaillez & moins recherchez ſont auſſi plus à portée de *vos oreilles ?*

Du reſte il ne faut pas tellement admirer les belles penſées de M. le Chevalier, qu'on ne rende auſſi juſtice au mérite de ſes belles expreſſions, au nombre deſquelles on doit aſſurément mettre celles dont il ſe ſert en cet endroit. *Nos oreilles reçoivent les Airs de Lulli, & ne reçoivent pas ceux des Maîtres d'Italie.*

MESME PAGE.

Plus de la moitié des Muſiciens de France ſont devenus Italiens d'inclination.

Qu'eſt-ce que cela fait contre vous, M. le Chevalier ? Quand tous nos Muſiciens voudroient abandonner leur cauſe, en ſeroit-elle moins bonne pour cela ? Et ne ſeroit-il pas d'un bon Chevalier comme vous de les défendre même malgré eux ? Don Quichotte ne ſoutint-il pas toûjours que *Barbe de Villatobos* étoit la Reine Zénobie, malgré elle-même qui déclaroit qu'elle n'étoit qu'une Tripiére de la Ville d'Alcala ?

PAGE 178.

Les Maîtres d'Italie ont peut-être compoſé quelques Piéces en chant, dignes d'être appellées de belles Piéces.

Vous êtes trop honnête, M. le Chevalier.

MESME PAGE.

Quelque ſoit la médiocrité &c.

Voilà encore un ſoléciſme de la natu-

re de ceux pour leſquels on punit de certaine ſorte de chatiment les Ecoliers de Sixiéme ! *Quelque* ſoit la médiocrité, au lieu de, *Quelle que* ſoit &c. Un adjectif maſculin avec un ſubſtantif féminin ! Combien de fois auroit eû le chatiment que vous ſavez, un pauvre Ecolier s'il avoit fait un Thême ſemblable à votre Livre ! A la fin cependant ce chatiment corrige ces Ecoliers de leurs ſoléciſmes : mais quelle eſpérance d'amandement pour vous, M. le Chevalier, qui avez des amis aſſez malins pour admirer l'élégance de votre ſtile & pour vous donner, ſur votre maniére d'écrire, des loüanges *qui échauferoient l'Auteur le plus froid*, comme vous le dites, page 151 de votre Livre ?

PAGE 179.

Cela court toujours grand riſque de ſentir un peu la lampe, lucernam olet.

Citation courte & précieuſe ! C'eſt une perle pour M. le Chevalier ! Cela ſent la lampe, *lucernam olet !* Oh cela eſt bien plus beau en Latin qu'en François ! Τ λύχνον ὀζει, ajoûte M. le Chevalier qui répette encore la même cho-

ſe en *Grec* pour renchérir ſur le *Latin!* Je vous aurois donné gain de cauſe, M. le Chevalier, ſi vous aviez été juſqu'à l'*Arabe*: car comment pouvoir tenir contre tant d'érudition, & ſe défendre contre un Chevalier & un Savant tout à la fois?

MESME PAGE.

Témoin la contrainte des Piéces Italiennes.

C'eſt ainſi que M. le Chevalier prouve que les Piéces Italiennes ſont contraintes; *témoin*, dit-il, *la contrainte* des Piéces Italiennes! On ne peut pas prouver une choſe d'une maniére plus ingénieuſe & plus forte!

MESME PAGE.

J'ay vû pluſieurs fois ſur des boëtes de confitures des découpûres de papier.... Je les jettois ſans les regarder, pour chercher ce qui étoit deſſous.

Rien ne montre mieux que l'eſprit & le bon goût ſont comme nez avec vous, M. le Chevalier, que de voir que, tout petit que vous fuſſiez, vous ayez tou-

jours mieux aimé les confitures que le papier qui étoit deſſus ; ce ſeul exemple eſt plus fort que toutes les raiſons du monde ; & vous avez beau vanter, page 151, les loüanges que votre ami vous a données ; pour moi je n'en trouve point de plus délicates & de plus fines que celles que vous vous donnez à vous même : En effet, on voit même de grands garçons aſſez nigauds pour s'amuſer ſottement à admirer *les découpûres qui ſont ſur les boëtes de confitures* ; mais de *chercher*, comme vous, *ce qui eſt deſſous ces badineries de papier*, oh cela s'appelle être un fin matois ! Quel dommage que vous n'euſſiez pas fait imprimer votre Livre ! Le Public n'auroit peut-être jamais ſû des choſes ſi dignes de ſa curioſité ; vos plus belles qualitez auroient été éternellement ignorées ; au lieu que vous voilà pour jamais connu avec elles par l'Ouvrage immortel que vous avez bien voulu prendre la peine de mettre au jour !

PAGE 182.

Je ne m'applaudis point de vous avoir ramené à notre parti, dit M. le Chevalier

à cet ami qui lui avoit donné *des loüanges qui échauferoient l'Auteur le plus froid.*

Ce ſeroit en vérité un beau ſujet de triomphe pour vous, M. le Chevalier, que la conquête d'un homme qui eſt aſſez bon pour vous admirer !

PAGE 183.

Tous ceux qui aiment l'antiquité, ſeront obligez de renoncer aux Maîtres Italiens pour Lulli.

M. le Chevalier a raiſon ! Les Maîtres Italiens d'aujourd'hui vivent encore, ainſi ce ne ſont que de francs *Modernes*; au lieu qu'il y a déja 17 ou 18 ans que Lulli eſt mort, ce qui fait une antiquité aſſez reculée : Tellement que, comme dit fort bien M. le Chevalier, *tous ceux qui aimeront l'Antiquité ſeront obligez de renoncer aux Maîtres Italiens pour Lulli !* Il n'y a point de repliquë à une choſe auſſi claire & auſſi évidente.

MESME PAGE.

C'eſt ici préciſément la querelle des Anciens & des Modernes renouvellée ſous d'autres noms.

La préciſion même ne ſauroit être plus grande. Car ces *Modernes* dont il eſt ici queſtion ſont ſi Modernes, qu'ils vivent encore ; ce ſont *Scarlati*, *Buononcini*, *Corelli*, &c. Et ces *Anciens* ſont ſi anciens, qu'il y a plus de 18 ans qu'ils ſont morts, car M. le Chevalier les renferme tous dans le ſeul Lulli décédé le 22 Mars 1687.

Il ſe trouve par le monde des gens qui ayant l'eſprit fort ſain ſur tout le reſte, ſont tellement frappez, en certain endroit du cerveau, de quelque idée particuliére, qu'ils en croyent voir l'objet par tout, juſques dans les choſes les plus éloignées & les plus contraires. On ne peut pas dire que M. le Chevalier ſoit bleſſé de cette maniére au ſujet *de la querelle des Anciens & des Modernes* à cauſe qu'il la voit ſi fixement dans le *Parallele*, car Lulli eſt d'un ſiécle ſi reculé par rapport aux Muſiciens Italiens, d'aujourd'hui, qu'il eſt clair comme le jour que la conteſtation qui eſt entre lui & eux pour la Muſique *eſt préciſément la querelle des* Anciens *& des* Modernes *renouvellée ſous d'autres noms.*

Au reſte ſi l'on eſt curieux de ſavoir le motif qui a porté M. le Chevalier à faire un ſi beau Livre, il nous l'apprend

lui-même, page 153, en ces termes.

PAGE 153.

Je n'ai ſû me refuſer le ſoulagement de me plaindre des deſcriptions de l'Auteur du Parallele; *la Scêne m'a paru aſſez riante*, dit-il page 152.

Hé bien, M. le Chevalier, vous ſentez-vous fort ſoulagé préſentement? Que vous en dit le cœur? Parlez franchement. La Scêne vous paroît-elle encore riante?

Pour moi, il me ſemble que vous devez être bien content du ſuccès de votre entrepriſe. Vous avez parfaitement bien ſoutenu le caractére de *Chevalier*; vous êtes ſorti à votre honneur de toutes les Avantures où vous vous êtes engagé; & vous êtes heureuſement venu à bout de tout ce que vous vous étiez propoſé. Vous avez anéanti l'Hiſtoire de *Cromwel* d'un ſeul trait de plume; vous avez battu en ruine l'approbation de M. de *Fontenelle*; vous avez coulé à fond *le ſiécle de* LOUIS LE GRAND; & vous avez fait voir, clair comme le jour, qu'on ne doit regarder ce Poëme de M. *Perrault*, que comme le croaſſement

ment d'un vilain Corbeau. Vous avez révélé à toute l'Europe la turpitude du Duc de *Medina-Celi* Viceroi de Naples & Grand d'Eſpagne. D'un côté vous avez humilié, comme il faut, le Roi Jacques en lui faiſant dire les plus grandes pauvretez du monde : Et, de l'autre, vous avez fait triompher le Roi Guillaume en lui donnant le titre de GRAND par préférence à tous les autres Monarques, ſans en excepter même le Roi notre Maître auquel vous n'avez point crû manquer de reſpect en diſant, comme vous avez fait, *Tant pis pour le Roi.* Vous avez perſuadé à toute la Terre que les Allemans conviennent de bonne foi qu'ils beuglent ; les Flamans, qu'ils hurlent ; & que les Muſiciens Italiens de la Chapelle du Roi ne font que ſiffler comme des Laquais, & ne ſavent point chanter.

Vous avez prouvé invinciblement qu'il y a ſi lontems qu'on cultive la Muſique en France, que les Italiens ne ſont que des *Modernes* en comparaiſon des François en fait de Muſique : Que Lulli étant mort il y a déja plus de 18 ans doit être regardé par les gens ſages comme un *Ancien* par rapport aux Muſiciens d'au-

jourd'hui : Que ce même Lulli quoique né à *Florence* n'eſt pourtant point un Italien, mais un véritable François ; & que par un privilége merveilleux, il eſt en même tems de nul pays, ou de tout pays, ſelon qu'on s'accommodera mieux de l'un que de l'autre : Que l'Italien ne doit point être mis au rang des Langues que parlent les hommes, puiſque c'eſt véritablement une eſpece particuliére des divers ramages que la Nature a donné, pour tout langage, aux oyſeaux : Que l'Arabe eſt ſans comparaiſon plus beau que l'Italien pour faire un Opéra : Que les Italiens n'ont nulle diſpoſition pour réuſſir à faire des Opéra : Que les voix fortes ne ſont point ſi propres à ſoutenir les grands Rôles, que les voix foibles : Que les agrémens de la Muſique Italienne ſont, en même tems, fades & de haut goût : Et que pour charmer les François il ne faut que de la Muſique auſſi miſérable que celle de la Chine & du Japon.

Vous avez démontré avec la derniére évidence qu'un Lut eſt un inſtrument plus commode qu'une Flûte ; & qu'un Flageolet eſt auſſi un inſtrument beaucoup plus parfait qu'une Orgue. Vous

avez fait l'heureuſe découverte des Opéra de *Corelli* inconnus aux Italiens mêmes.

Vous avez mis en poudre l'Auteur du *Parallele* ; & vous avez fait voir, de la maniére la plus ſenſible du monde, que c'étoit un homme du vieux tems, aſſez ſot pour croire que les Calviniſtes qui ſe réfugient en Angleterre ſont des hérétiques ; en un mot vous l'avez ſi bien accommodé, que couvert de honte & accablé ſous vos coups, ce pauvre Auteur fait pitié ; pendant que vous, tout au contraire, triomphant de gloire ſur les débris du *Parallele* foudroyé, vous avez fait connoître à toute la Terre votre rare capacité dans la Langue Françoiſe, dans l'Italien, le Latin, le Grec, & l'Arabe ; Vous avez fait vos preuves de *petit Maître*, en vous mocquant ſi agréablement de la ſimplicité de ceux qui regardent les Proteſtans comme des hérétiques : Et vous avez fait tout cela, M. le Chevalier, par le moyen d'un ſeul Livre que vous avez compoſé en moins de trois ans ; Livre impériſſable qui, dès votre vivant, vous a attiré des loüanges capables de fondre la glace de l'Auteur le plus froid ; & vous

aſſure d'une glorieuſe immortalité après votre mort. Que voudriez-vous de plus, M. le Chevalier ? Quel Auteur ſi conſommé a jamais recueilli, pour fruit de ſon dernier Ouvrage, les avantages que vous retirez de la premiére production de votre eſprit ? Joüiſſez donc de votre gloire ; la Critique la plus auſtére ne ſauroit trouver mauvais que vous vous preſtiez, pour quelques momens, aux applaudiſſemens publics que vous recevez de toutes parts, & à ceux même que vous vous donnez modeſtement en ſecret ; vos ſuccès ſont l'ouvrage de votre induſtrie ; vous avez parfaitement bien connu votre étoile ; vous avez fidelement ſuivi votre vocation : Tout eſt riant pour vous dans la Carriére que vous vous êtes ouverte, & vous ne pouvez avoir que de tres grands agrémens à la fournir. Continuez-donc, M. le Chevalier, à remplir vos grandes deſtinées. Les Contrées de la Caſtille les plus fertiles en Avantures ne ſont point un Champ plus favorable, que le ſera pour vous la République des Lettres que vous avez choiſie pour le Théatre de vos Exploits ; il ne ſe commet nulle part plus d'injuſtices ; quelle moiſſon de gloire pour

vous ſi vous en redreſſez tous les torts ! Les autres beaux Arts attendent de vous la même protection, que la Muſique ſi bien vangée de l'outrage qu'on lui avoit fait ; ainſi la France aura déſormais ſon *Don Quichotte* auſſi bien que l'Eſpagne ; & la Normandie ne deviendra pas moins célébre que la *Manche* ; heureuſe la *Dulcinée* que vous avez créée pour jamais *Dame de vos penſées* ; plus heureux encore le ſage *Négromant* qui aura la gloire de tranſmettre vos merveilleuſes Avantures à la poſtérité !

POur répondre au reproche que M. de la V. m'avoit fait, page 7 de ſon Livre, d'avoir eû la témérité d'avancer des opinions nouvelles dans le *Parallele*, j'ai dit que ces opinions qu'il taxoit de nouveauté étoient ſi peu nouvelles, qu'il y avoit plus de ſoixante & cinq ans qu'un Muſicien François les avoit ſoutenuës à la face de toute la France. L'Ecrit, en forme de Lettre, de ce Muſicien eſt du premier Octobre 1639. En voici quelques Extraits par leſquels on verra qu'il a fait le même jugement que moi de la Muſique Françoiſe & de la Muſique Italienne ; & que, quoique je n'euſſe jamais entendu parler de ſon Ecrit lorſque je fis le *Parallele*, je me ſuis néanmoins tellement rencontré avec lui en toutes choſes, que je n'ai preſque rien avancé de Capital touchant les Muſiciens & la Muſique d'Italie, ſur quoi nous ne ſoyons préciſément du même ſentiment.

EXTRAITS D'VN IMPRIME' qui a, pour titre,

Réponſe faite à un Curieux ſur le ſentiment de la Muſique d'Italie.

Ecrite à Rome le premier Octobre 1639.

JE prétens doncques de vous dire aujourd'huy ſans paſſion & ſans déguiſement ce que l'expérience m'a appris de la Muſique d'Italie depuis douze ou quinze mois que je fréquente en Italie les plus excellens hommes de l'Art, & que j'ay entendu ſoigneuſement les plus célébres Concerts qui ſe ſont faits dans Rome.

Je trouve en premier lieu que leurs Compoſitions de Chapelle ont beaucoup plus d'art, de ſcience, & de variété que les nôtres; mais auſſi elles ont plus de licence. Et pour moy comme je ne ſçaurois blaſmer cette licence, quand elle ſe fait avec diſcretion, & avec un artifice qui trompe inſenſiblement les ſens; auſſi ne puis-je approuver l'opiniaſtreté de nos Compoſiteurs qui ſe tiennent trop religieuſement renfermez dans les Cathegories pédanteſques, & qui croiroient faire des ſolœciſmes contre les régles de l'Art,

s'ils faiſoient deux Quintes de ſuite, ou s'ils ſortoient tant ſoit peu de leurs Modes. C'eſt ſans doute dans ces ſorties agréables où conſiſte tout le ſecret de l'Art ; la Muſique ayant ſes figures auſſi bien que la Réthorique, qui ne tendent toutes qu'à charmer & tromper inſenſiblement l'Auditeur. A vray dire, il n'eſt pas ſi néceſſaire de nous amuſer à obſerver ſi rigoureuſement ces Régles, que cela nous faſſe perdre la ſuite d'une Fugue, & la beauté d'un Chant ; veû que ces Régles n'ont été inventées que pour tenir en bride les jeunes Eſcoliers, & pour les empeſcher de s'émanciper avant qu'ils ayent atteint l'aage du jugement. C'eſt pourquoy un homme judicieux, conſommé dans la ſcience, n'eſt pas condamné par un Arreſt définitif, de demeurer toujours dans ces priſons étroites, il peut adroitement prendre l'eſſor ſelon que ſon caprice le portera à quelque belle recherche, & que la vertu des paroles, ou la beauté des parties le déſireront. C'eſt ce que les Italiens pratiquent parfaitement bien ; & comme ils ſont beaucoup plus raffinez que nous dans la Muſique, ils ſe mocquent auſſi de noſtre Régularité ; & ainſi ils compoſent leurs Motets avec plus d'art, de ſcience, de varieté, & d'agrément que les noſtres.

Mettons,

Mettons, Monſieur, la main ſur la conſcience, & jugeons ſincérement ſi nous avons des Compoſitions ſemblables à celles des Italiens ; & quand bien nous en aurions, il me ſemble que nous n'avons pas beaucoup de voix pour les exécuter à l'heure meſme ; il leur faudroit un long temps pour les concerter enſemble ; là où ces Muſiciens Italiens ne concertent jamais, mais chantent tous leur partie à l'improviſte ; & ce que je trouve de plus admirable, c'eſt qu'ils ne manquent jamais, quoy que la Muſique ſoit tres difficile. Ce que je vous ſupplie de remarquer, c'eſt qu'ils ne chantent jamais deux fois les mêmes Motets, encore qu'il ne ſe paſſe guere de jour de la ſemaine qu'il ne ſoit Feſte en quelque Egliſe, & où l'on ne faſſe quelque bonne Muſique, de ſorte qu'on eſt aſſeuré d'entendre tous les jours de la Compoſition nouvelle. C'eſt là le plus agréable divertiſſement que j'aye dans Rome.

Il y a un grand nombre de Caſtrati *pour le Deſſus & pour la Haute-contre, de fort belles Tailles naturelles, mais fort peu de Baſſes creuſes. Ils ſont tous tres aſſeurez de leurs parties, & chantent à livre ouvert la plus difficile Muſique. Outre ce, ils ſont preſque tous Comédiens naturellement ; & c'eſt pour cette raiſon qu'ils réüſſiſſent ſi*

parfaitement bien dans leurs Comédies Muſicales. Je les en ay veu répréſenter trois ou quatre cet hyver dernier ; mais il faut advoüer avec vérité qu'ils ſont incomparables & inimitables en cette Muſique Scenique, non ſeulement pour le Chant, mais encore pour l'expreſſion des paroles, des poſtures, & des geſtes des Perſonnages qu'ils repréſentent naturellement bien.

Pour leur façon de chanter, elle eſt bien plus animée que la noſtre : ils ont certaines fléxions de voix que nous n'avons point ; il eſt vray qu'ils font leurs paſſages avec bien plus de rudeſſe, mais aujourdhuy ils commencent à s'en corriger.

Pour nos Compoſiteurs, s'ils vouloient un peu plus s'émanciper de leurs Régles pédanteſques, & faire quelques voyages pour obſerver les Muſiques étrangeres, mon ſentiment eſt qu'ils réuſſiroient mieux qu'ils ne font pas.

Voilà, Monſieur, ce que vous avez déſiré avec tant de paſſion de ſçavoir, touchant la Muſique d'Italie : mais je prévois qu'en ſatisfaiſant à voſtre curioſité, je ne ſatisfe'ray pas à la vanité de quelques-uns de nos préſomptueux Muſiciens, ſi vous leur communiquez cette Lettre, & que vous me ferez perdre leurs bonnes graces : neantmoins

s'ils veulent un peu deſſiller les yeux, & ſe dépoüiller de paſſion, comme je ſuis détaché de toutes ſortes d'intereſts, & qu'ils conſiderent & peſent ce Raiſonnement, en faiſant reflexion ſur leurs Muſiques par trop reguliéres ; à moins que d'eſtre tenus pour opiniaſtres ennemis de la raiſon, ils trouveront que j'ay fait un jugement ſincere & véritable, & feront ſans doute profit de mes obſervations. Si cela arrive, à la bonne heure, je m'eſtimeray bien heureux d'avoir donné quelque ouverture pour faire un plus grand progrez dans la Muſique : mais s'ils perſiſtent dans leurs obſtinations, il ne m'importe, du moins ils ne pourront pas m'empeſcher que je n'aye cette ſatisfaction dans mon ame, d'avoir rendu un fidele teſmoignage à la vérité, en ſatisfaiſant aux devoirs de l'amitié ; ainſi j'eſpere de contenter les perſonnes de mérite & de ſçavoir, & de n'eſtre pas indigne de la profeſſion que j'ay toujours faite d'eſtre ſans flatterie,

MONSIEUR,

Voſtre tres humble & tres affectionné Serviteur

MAUGARS.

Et au bas eſt imprimé, en lettres Italiques, ce qui ſuit.

Ce ſentiment a eſté trouvé ſi judicieux & ſi véritable par les amateurs de la bonne Muſique, & par des perſonnes d'honneur qui ont connu l'Auteur à Rome, qu'ils l'ont jugé digne d'eſtre communiqué au Public à ſon inſceu.

AU reſte afin qu'on n'aille pas s'imaginer que M. *Maugars* fût peut-être quelque Avanturier, tel que notre Chevalier, dont le ſentiment ne doive être d'aucune conſidération auprès du Public, il eſt bon qu'on ſache que c'étoit un des plus habiles Muſiciens de France; que perſonne de ſon tems ne joüa mieux de la Baſſe de Viole que lui, & qu'il eut même l'honneur d'en joüer devant le Pape Urbain VIII, comme il le raconte dans ſa Lettre. *Le jour de la Feſte de Saint Loüis*, dit-il page 25 de cette Lettre, *animé de ce ſaint nom de Loüis, de l'honneur de la Nation, & de la préſence de vingt-trois Cardinaux qui aſſiſtérent à la Meſſe dans l'Egliſe des François, je montay dans une Tribune, où ayant eſté receu avec applaudiſſement, on me donna*

quinze ou vingt notes pour ſonner avec un petit Orgue après le troiſième Kyrie eleiſon, *leſquelles je traitay avec tant de varietez, qu'ils en demeurerent tres ſatisfaits, & me firent prier de la part des Cardinaux de joüer encore une fois après l'*Agnus Dei. *Je m'eſtimay bien heureux de rendre un ſi petit ſervice à une ſi éminente Compagnie : on m'envoya un autre ſujet un peu plus gay que le premier, lequel je diverſifiay avec tant de ſortes d'inventions, de differens mouvemens, & de viſteſſe, qu'ils en furent tres contens, & vindrent auſſi-toſt pour me payer de complimens.*

Cette action me procura le plus grand honneur que je receuray jamais : car eſtant eſpanduë par tout Rome, le bruit en vint juſqu'aux oreilles de ſa Sainteté, qui peu de jours après me fit une grace ſpéciale de m'envoyer querir, & me dit entre les autres paroles celles-cy : Noi habbiamo ſentito che lei ha una virtu ſingolare, la ſentiremmo volontieri : *Je ne diray point icy la ſatisfaction que ſa Sainteté me teſmoigna, après m'avoir fait l'honneur de m'entendre plus de deux heures ; vous verrez un jour des perſonnes dignes de foy qui vous en feront un ample recit.*

J'ai rapporté ce long Extrait d'autant plus volontiers, que rien n'eſt plus honorable à notre Nation, que de faire voir que dans tous les tems il s'eſt trouvé parmi nous des gens qui ont sû rendre juſtice au mérite des autres Peuples ; car le préjugé de la Patrie eſt tel, que nous ne trouvons preſque perſonne qui croye que les Etrangers puiſſent avoir meilleur goût que nous en quoi que ce ſoit : Non qu'il faille des efforts bien extraordinaires pour ſurmonter ce préjugé ; mais parce que la foibleſſe de l'homme ſur cela eſt ſi grande, que c'eſt quelque choſe d'inconcevable.

Ceux qui ſeront curieux de voir, tout au long, la Lettre de M. *Maugars*, la trouveront à la Bibliotheque du College Mazarin, dans un Recüeil intitulé, *Pſelli Mathematica*, & cotté 26408.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le préſent Manuſcrit, & j'ai crû que l'impreſſion en pouvoit être permiſe. Fait à Paris ce 1. Juin 1705.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, A nos amez & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Le Sieur * * * Nous ayant fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer un Livre intitulé *Défenſe du Parallele des Italiens & des François en ce qui regarde la Muſique & les Opera*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ladite Ville de Paris ſeulement : Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes

de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites préſentes ; Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, dans ladite Ville de Paris ſeulement, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, & d'y en faire venir, vendre & débiter d'autre impreſſion que de celle qui aura été faite par ledit Expoſant, ſous peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts ; à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles : Que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans notre

notre Royaume & non ailleurs, & ce en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites préſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres

à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt-troiſiéme jour d'Août, l'an de Grace mil ſept cent cinq, & de notre Regne le ſoixante-troiſiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. LE COMTE.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, p. 28. & 29. n. 2. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du* 13. *Août* 1703. *A Paris ce* 4. *de Septembre* 1705.

Signé GUERIN, *Syndic.*

Et ledit Sieur *** a cedé ſon droit au preſent Privilege à la Veuve de Claude Barbin Libraire à Paris, pour en joüir ſuivant l'accord fait entr'eux. A Paris le 6. Novembre 1705.

Regiſtré ſur le Livre de ladite Communauté, p. 43. *n.* 2. *le* 10. *Novembre* 1705.
Signé GUERIN, *Syndic.*